

Chapitre 5

Sur des vers de Virgile

1. A mesure que les pensées utiles se font plus pleines et plus fermes, elles se font aussi plus encombrantes et plus pénibles. Le vice, la mort, la pauvreté, les maladies sont des sujets graves et qui nous pèsent. Notre âme doit être instruite des moyens de combattre les maux et de s'y opposer, instruite des règles du bien vivre et du bien croire ; il faut souvent l'éveiller à cette belle étude et l'y exercer. Mais pour une âme ordinaire, il faut que ce soit avec modération et en faisant des pauses, car elle se fatigue si elle est continuellement sollicitée.

2. Dans ma jeunesse, j'avais besoin de me chapitrer et de faire des efforts pour me tenir dans le droit chemin : l'allégresse et la bonne santé ne s'accordent guère, dit-on, avec des pensées sérieuses et sages. Mais je suis à présent dans un état différent : les conditions de la vieillesse ne me chapitrent que trop, me rendent plus sage, me font la leçon. De l'excès de gaieté, je suis tombé dans l'excès de sévérité – plus fâcheux. C'est pourquoi je me laisse maintenant volontairement un peu aller à la légèreté ; mon âme est quelquefois occupée par des pensées de jeunesse, folâtres, et s'y complaît. Je ne suis désormais que trop serein, trop lourd, trop mûr. Les années m'apprennent chaque jour la froideur et la modération. Mon corps fuit les dérèglements, il les craint ; c'est maintenant son tour de guider mon esprit vers l'amendement ; c'est lui qui, à son tour, commande, et plus rudement, plus impérieusement : il ne me laisse pas une heure, que je dorme ou veille, sans m'instruire sur la mort, la patience, la pénitence. Je me

défends donc contre la tempérance comme je le fis autrefois contre la volupté : elle me tire trop en arrière, jusqu'à l'engourdissement. Et maintenant je veux être maître de moi, en toutes choses. La sagesse a ses excès, et n'a pas moins besoin de modération que la folie. C'est pourquoi, de peur que je ne sèche, tarisse, et ne m'appesantisse de sagesse, dans les intervalles de répit que me laissent mes maux,

Ovide [57],
IV, 1, v. 4.

De crainte que mon âme ne soit toujours occupée de ses maux.

je me détourne tout doucement, je dérobe à ma vue ce ciel chargé et orageux que j'ai devant moi. Et si, Dieu merci, je le considère sans effroi, ce n'est pas sans effort et sans application – alors je me distrais en me souvenant de ma jeunesse passée :

Pétrone [76],
128.

*Mon âme désire ce qu'elle a perdu,
Et se réfugie toute entière dans le passé.*

3. Que l'enfance regarde devant elle, et la vieillesse en arrière : n'est-ce pas là ce que signifiait le double visage de Janus ? Que les années m'entraînent si elles veulent, mais à reculons : tant que mes yeux peuvent apercevoir cette belle saison passée, je les dirige vers elle par intervalles. Si elle s'échappe de mon sang et de mes veines, je veux du moins ne pas en déraciner l'image dans ma mémoire.

Martial [46],
X, 23.

C'est deux fois vivre que de jouir de sa vie antérieure.

4. Platon prescrit aux vieillards d'assister aux exercices, danses, et jeux de la jeunesse, pour profiter, grâce aux autres, de la souplesse et de la beauté du corps qu'ils n'ont plus, et rappeler à leur souvenir la grâce et les avantages de cet âge vert. Il veut aussi que dans ces fêtes on attribue la victoire au jeune homme qui aura le plus distrait et réjoui le plus grand nombre d'entre eux.

5. Je marquais autrefois les jours pénibles et sombres comme des jours extraordinaires : ce sont aujourd'hui pour moi des jours ordinaires, et ce sont les beaux et sereins qui sont extraordinaires. Me voilà sur le point de sauter de joie, comme s'il s'agissait d'une faveur, quand rien de mauvais ne m'arrive. Si je me chatouille, je ne puis même plus arracher un pauvre rire à ce méchant corps. Je

ne me réjouis plus qu'en imagination et en rêves, pour détourner de moi par la ruse, le chagrin de la vieillesse : mais il faudrait certes un autre remède que celui de la rêverie. C'est une faible lutte, celle que l'artifice peut opposer à la Nature. C'est une grande sottise que d'anticiper et ainsi allonger, comme tout le monde le fait, les petites misères humaines : j'aime mieux être vieux moins longtemps que d'être vieux avant l'âge. J'empoigne jusqu'aux moindres occasions de plaisir que je peux rencontrer ; j'ai bien ouï dire de plusieurs sortes de plaisirs prudents, forts et honorables, mais ce que j'en sais n'a pas assez d'effet sur moi pour m'en donner l'appétit. Je ne les veux pas tant grandioses, magnifiques et fastueux que suaves, faciles et disponibles. « *Nous nous écartons de la Nature en suivant le peuple, qui n'est en rien un bon guide.* »

Sénèque [84],
XCIX.

6. Ma philosophie réside dans l'action, dans la pratique naturelle et immédiate, peu dans la spéculation. Ah ! Si je pouvais prendre du plaisir à jouer aux billes et à la toupie !

Cicéron [17]
XVI (d'après
Ennius).

*Il ne plaçait pas la rumeur publique avant son salut*¹.

7. Le plaisir est une qualité de peu d'ambition : il s'estime assez riche par lui-même sans avoir besoin d'y ajouter le prix de la réputation, et préfère rester dans l'ombre. Il faudrait donner le fouet à un jeune homme qui s'amuserait à distinguer les goûts des vins et des sauces ; il n'est rien que j'aie jamais moins su, et moins aimé faire – mais à l'heure qu'il est, je l'apprends. J'en éprouve bien de la honte, mais qu'y faire ? J'ai encore plus de honte et de dépit envers les causes qui m'y poussent : c'est à nous de rêvasser et de baguenauder, et à la jeunesse de veiller à sa réputation et de se pousser. Elle va vers le monde, vers la reconnaissance : nous en venons. « *Pour eux les armes, les chevaux, les lances et les massues, à eux la balle, la nage et la course à pied ; qu'on nous laisse, à nous les vieillards, les dés et les osselets !* » Les lois elles-mêmes nous renvoient à la maison. Je ne puis faire moins pour cette misérable condition vers laquelle l'âge nous pousse, que de lui fournir les jouets et les amusettes de l'enfance : et c'est en enfance que nous retombons. Sagesse et folie auront fort à

Cicéron [18],
XVI.

1. A. Lanly ([53], t. III, p. 59, note 10) fait remarquer fort justement que chez Cicéron, il s'agit de l'État, alors que Montaigne s'applique la citation à lui-même.

faire pour me soutenir et me secourir chacune leur tour en cette calamité du grand âge :

Horace [32],
IV, 12.

À tes pensées sérieuses, mêle une courte folie.

8. J'essaie même d'éviter les plus légères piqûres, et celles qui autrefois ne m'auraient même pas égratigné, maintenant, me transpercent. Me voilà maintenant toujours exposé au mal : « *La moindre atteinte est odieuse à un corps frêle.* »

Cicéron [18],
XVIII.

Ovide [58], I,
v, 18.

Et une âme malade ne peut rien supporter de pénible.

J'ai toujours été très sensible à la douleur, j'y suis plus encore à l'heure qu'il est, et exposé à elle de tous côtés.

Ovide [57],
III, 11.

La moindre force peut briser ce qui était déjà fêlé.

9. Si mon jugement m'empêche de m'insurger et de grogner contre les inconvénients que la Nature me contraint de supporter, il ne m'empêche pas de les ressentir. Moi qui n'ai d'autre but que vivre et me réjouir, je courrais d'un bout à l'autre du monde à la recherche d'une bonne année de tranquillité plaisante et enjouée. Je ne manque pas de tranquillité sombre et inerte, mais elle m'ennuie et m'endort : je ne peux m'en contenter. S'il y a quelqu'un, des gens de bonne compagnie, aux champs, à la ville, en France ou ailleurs, qu'ils soient casaniers ou d'humeur voyageuse, à qui convienne mon caractère, et dont le caractère me convienne, ils n'ont qu'à siffler dans leurs doigts, et je leur fournirai des *Essais* en chair et en os.

*L'esprit et
le corps*

10. Puisque c'est le privilège de l'esprit que de se sortir de la vieillesse, je lui conseille, autant que je le puis, de le faire : qu'il verdisse et fleurisse pendant ce temps, s'il le peut, comme fait le gui sur un arbre mort. Je crains que ce ne soit un traître, car il est si étroitement arrimé au corps qu'il m'abandonne sans cesse pour le suivre dans ses misères. Je le flatte à part, je le persuade en vain ; j'ai beau essayer de le détourner de cette connivence, lui présenter Sénèque et Catulle, les dames et les danses royales : si son compagnon a une crise de *coliques*, il semble qu'il l'ait aussi. Et les capacités qui lui sont propres ne peuvent pas, alors, se manifester : elles sont à l'évidence catarrheuses, elles aussi. Il n'y a pas d'allégresse dans les productions de l'esprit s'il n'y en a pas en même temps dans le corps.

11. Nos maîtres ont tort : cherchant les causes des élans extraordinaires de notre esprit, outre ce qu'ils attribuent au ravissement divin, à l'amour, à la fureur guerrière, à la poésie, au vin... ils n'ont pas donné sa place à la santé. Une santé débordante, vigoureuse, pleine, mais sereine, comme autrefois la verdure des ans et la sécurité me la fournissaient par moments. Ce feu de gaieté suscite en l'esprit des éclairs vifs et brillants, au-delà de nos clartés² naturelles, qui sont parmi nos enthousiasmes les plus gaillards, sinon les plus éperdus. Ce n'est pas étonnant si l'état contraire fait s'effondrer mon esprit, le cloue sur place, et produit sur lui un effet désastreux.

*Il ne se lève pour aucune besogne, et languit avec le corps*³.

12. Et cet esprit veut pourtant que je lui sois reconnaissant parce qu'il m'accorde, à ce qu'il dit, moins d'importance à cette entente avec le corps que ne le veut l'usage ordinaire chez les hommes. Mais au moins, pendant les trêves, chassons les maux et les difficultés de nos rapports avec les autres,

*Tant qu'elle le peut encore, que la vieillesse déride son front*⁴ ; Horace, [31], XIII, 7.

*Il vaut mieux égayer la tristesse par des plaisanteries*⁵.

J'aime que la sagesse soit gaie et sociable, et je fuis la dureté et l'austérité des mœurs : je tiens pour suspecte toute mine rébarbative.

*Et la triste arrogance d'un visage renfrogné*⁶.

Et cette foule d'aspect sévère a, elle aussi, ses débauchés.

Martial, [46], VI, 57.

2. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » a ici : « outre nostre portée naturelle ». La leçon « nostre clarté naturelle » (que je conserve) est propre au texte de 1595. On pourrait y voir un lapsus annonçant l'expression du siècle suivant : « avoir des clartés de tout », qui caractérisait « l'honnête homme ».

3. Pseudo-Gallus, I, 125. NB : Il s'agirait de Maximianus, poète latin, originaire d'Etrurie, qui vivait vers 550 ap. J.-C., auteur de six élégies amoureuses. Elles furent publiées en 1501 par Pomponius Gauricus, lequel les attribua à Cornelius Gallus. Voir les *Poetae Latini Minores*, éd. de Baehrens sur <http://www.thelatinlibrary.com/maximianus.html> (information aimablement communiquée par Ph. Capelle).

4. Traduction de P. Villey [50], t. III, p. 844, note 13.

5. Sidoine Apollinaire, *Épîtres*, I, 19.

6. Buchanan, *Joannes Baptista*, v. 31 (Prologue).

13. Je crois volontiers Platon, quand il dit que les caractères faciles ou difficiles ont une grande influence sur la qualité de l'âme. Socrate montra toujours le même visage, serein et souriant, à l'opposé du vieux Crassus, toujours grincheux, et qu'on ne vit jamais rire.

14. La vertu est une façon d'être agréable et gaie.

15. Je sais bien que parmi les gens qui feront la grimace devant la licence de mes écrits, il en est bien peu qui n'auraient à faire eux-mêmes la grimace, devant la licence de leur pensée. Je suis en accord avec ce qu'ils sont, mais j'offense leurs yeux.

16. Il est de bon ton de tailler dans les écrits de Platon et de glisser sur ses prétendues relations avec Phédon, Dion, Stella, Archeanassa... « *N'ayons pas honte de dire ce que nous n'avons pas honte de penser*⁷. »

17. Je déteste les esprits hargneux et tristes, qui glissent par-dessus les plaisirs de la vie, se complaisent dans le malheur et s'en repaissent. Comme les mouches, qui ne peuvent tenir sur un objet bien poli et bien lisse, mais s'attachent et se collent aux endroits rugueux et raboteux, et comme les ventouses, qui n'attirent et n'aspirent que le mauvais sang.

Tout dire ?

18. Du reste, je me suis imposé d'oser dire tout ce que j'ose faire ; et il me déplaît que certaines de mes pensées soient impubliables⁸. La pire de mes actions me semble moins laide et lâche que le fait de ne pas oser l'avouer. Chacun de nous est discret dans la confession : il faudrait l'être dans l'action : la hardiesse nécessaire pour commettre une faute est en quelque sorte compensée et limitée par la hardiesse nécessaire pour la confesser. Celui qui s'obligerait à tout dire s'obligerait à ne rien faire de ce qu'il est contraint de taire. Dieu veuille que cet excès qui consiste chez moi à tout dire conduise mes contemporains jusqu'à la liberté, au-delà de ces vertus peureuses et de façade qui sont dues

7. A. Lanly ([53] t. III, p. 61, note 41) écrit « Personne n'indique un nom d'auteur. La phrase est peut-être tout simplement de Montaigne lui-même. » En fait, il s'agit de Cicéron [15], XXIV, 77, mais Montaigne modifie un peu l'ordre des mots.

8. Cette phrase pose un problème de traduction. Montaigne écrit : « et me desplaist des pensées mesmes impubliables ». On peut comprendre : *certaines de mes pensées non traduites en actes sont impubliables (puisque je me suis fixé de dire ce que je fais) et je le regrette.*

à nos imperfections, et qu’au prix de mon immodération je les amène à la raison ! Il faut accepter de voir ses vices, et les étudier, pour en parler. Ceux qui les cachent aux autres se les cachent en général à eux-mêmes, et ne les considèrent pas comme assez cachés s’ils les aperçoivent : ils les ôtent et les dérobent à la vue de leur propre conscience. « *Pourquoi aucun homme n’avoue-t-il ses vices ? C’est qu’il en est encore esclave. Il faut être éveillé pour raconter ses rêves.* » Les maux du corps deviennent plus évidents en s’accroissant : ce que nous appelions « rhume » ou « foulure », nous découvrons que c’est la « goutte ». Les maux de l’âme deviennent plus obscurs en devenant plus forts : c’est celui qui en est le plus atteint qui les ressent le moins. C’est pourquoi il faut souvent les ramener au jour, d’une main impitoyable, les ouvrir et les arracher du fond de notre poitrine. Comme il en est pour les bienfaits, pour les mauvaises actions, la simple confession suffit parfois à faire réparation. Y a-t-il dans la faute commise quelque laideur qui puisse nous dispenser de la confesser ?

Sénèque [84],
LIII.

19. J’ai bien de la peine à faire semblant, c’est pourquoi j’évite de recevoir en garde les secrets d’autrui, car je n’ai guère le goût de dissimuler ce que je sais. Je puis le taire, mais je ne peux le nier sans effort et sans contrariété. Pour être vraiment secret, il faut l’être par nature, et non par obligation. Et dans le service des Princes, c’est peu d’être secret si l’on n’est pas menteur aussi. Celui qui demandait à Thalès de Milet s’il devait nier solennellement s’être livré à la débauche, si c’était à moi qu’il s’était adressé, je lui aurais répondu qu’il ne devait pas le faire, car mentir me semble encore pire que la débauche. Thalès, de son côté, lui conseilla de jurer pour cacher un grand vice sous un moindre ; et pourtant, ce conseil ne consistait pas tant à choisir entre deux vices qu’à les multiplier !

20. On peut donc faire cette remarque, en passant, qu’on propose un marché convenable à un homme de conscience, quand on lui propose quelque difficulté comme contrepoids au vice. Mais quand on l’enferme entre deux vices, on le met à rude épreuve, comme ce fut le cas pour Origène⁹ : ou se faire idolâtre ou subir

9. Origène : Théologien né en Égypte en 185 et mort à Tyr en 253. Directeur de l’école cathéchétique d’Alexandrie, il se brouilla avec son évêque, qui le fit excommunier. Il fut arrêté et mourut des suites des tortures qu’on lui fit subir.

charnellement un grand et vilain éthiopien qu'on lui présentait. Il accepta la première condition, à tort, dit-on. Mais à ce compte-là, celles qui prétendent aujourd'hui, en vertu de leur foi erronée, qu'elles aimeraient mieux avoir dix hommes sur la conscience plutôt qu'une messe, n'auraient pas tort.

21. S'il est indiscret de faire ainsi connaître ses erreurs¹⁰, on ne court pas grand risque de les voir servir d'exemple et passer dans l'usage. C'est Ariston¹¹ qui disait que les vents que les hommes craignent le plus, ce sont ceux qui les déshabillent le plus. Il faut retrousser ce haillon imbécile qui dissimule nos mœurs. On envoie sa conscience au bordel, mais on conserve une apparence convenable. Cela est vrai même des traîtres et des assassins : ils acceptent les lois et les cérémonies, et se font un devoir de les respecter. Ce n'est pourtant ni à l'injustice de se plaindre de l'incivilité, ni à la méchanceté de l'indiscrétion. C'est bien dommage qu'un méchant homme ne soit pas également un sot, et que la décence de son comportement vienne atténuer son vice. Ces ornements ne sont faits que pour un mur sain, qui mérite d'être conservé et blanchi.

22. Je suis du même avis que les Huguenots, qui nous reprochent notre confession secrète et privée, et je me confesse en public, scrupuleusement et complètement. Saint Augustin, Origène et Hippocrate ont fait connaître publiquement les erreurs de leurs opinions : quant à moi je le fais aussi pour ma conduite. J'ai un grand désir de me faire connaître, et de combien de gens, peu m'importe – pourvu que ce soit véritablement. Ou pour mieux dire : je ne désire rien, mais je crains mortellement d'être pris pour ce que je ne suis pas, par les gens à qui il arrive de connaître mon nom.

23. Celui qui n'agit que pour l'honneur et pour la gloire, que pense-t-il gagner à se montrer au monde sous un masque, dérochant son être véritable à la connaissance des gens ? Si vous louez un bossu pour sa belle stature, il recevra cela comme une injure. Si vous êtes peureux, et qu'on vous honore comme un vaillant homme, est-ce bien de vous que l'on parle ? On vous prend

10. Sous-entendu : « comme je le fais, moi, Montaigne ».

11. Ariston : Ariston de Chio, ou de Chios, (III^e s. av. J.-C.), philosophe stoïcien. Cf. Diogène Laërce ([38], *Ariston*) : « Ariston le chauve, de Chios, surnommé Siren, dit que le souverain bien consiste à vivre en se tenant à égale distance du vice et de la vertu, sans incliner plutôt vers l'un que vers l'autre, mais en gardant toujours à leur sujet la même indifférence ».

pour un autre. Autant avoir de l'estime pour celui qui se félicite des courbettes qu'on lui fait, parce qu'on le croit maître de la troupe, alors qu'il n'est que l'un des moindres de la valetaille ! Comme Archésilas, roi de Macédoine, passait dans la rue, quelqu'un versa de l'eau sur lui, et ceux qui étaient avec lui disaient qu'il fallait punir le coupable. « Oui, dit-il, mais il n'a pas versé de l'eau sur moi, seulement sur celui qu'il pensait que je fusse¹². » À celui qui l'avertissait qu'on disait du mal de lui, Socrate répondit : « Pas du tout ; il n'y a rien de moi dans ce qu'ils disent¹³. » En ce qui me concerne, je n'aurais pas de grands remerciements à faire à celui qui me louerait d'être un bon dirigeant, d'être bien modeste ou bien chaste ; mais de même, je ne m'estimerais nullement offensé par celui qui me traiterait de voleur, de traître, ou d'ivrogne. Ceux qui ne se connaissent pas bien peuvent se repaître de faux éloges, mais pas moi, qui me vois et qui m'explore jusqu'au tréfonds, et qui sais bien ce qui m'appartient. Je suis satisfait de recevoir moins de louanges, pourvu que je sois mieux connu. On pourrait me considérer comme un sage, mais en me prêtant une sagesse que je tiens pour de la sottise.

24. Je regrette que mes *Essais* soient pour les dames une sorte d'élément décoratif seulement, pour leur salon. Ce chapitre me fera passer dans leur cabinet privé : j'aime avoir avec elles des relations un peu intimes : celles qui ont lieu en public sont sans faveur et sans saveur. Au moment des adieux, nous portons à un degré plus élevé l'affection que nous portons aux choses que nous abandonnons. J'adresse un dernier adieu aux jeux mondains : voici nos dernières accolades. Mais venons-en à mon sujet.

25. Qu'a donc fait aux hommes l'acte génital, si naturel, si nécessaire et si légitime, pour qu'on n'ose en parler sans honte, et pour l'exclure des propos sérieux et convenables ? Nous disons sans crainte : tuer, dérober, trahir ; et de cet acte-là, nous n'oserions parler qu'à demi-mot ? Est-ce à dire que moins nous en parlons, plus nous avons le droit de le grossir en pensée ? Car il est amusant de voir que les mots qu'on utilise le moins, qu'on écrit le moins, qui sont les mieux tus, sont ceux que l'on sait le mieux, qui sont les plus largement connus. Aucun âge, aucun type de caractère n'ignorent la chose, pas plus que le pain. Les mots

12. On trouve cela dans Plutarque [73], *Les dictes notables des anciens roys...*, XXXIII, p. 188.

13. Diogène Laërce [38], *Vie de Socrate*, II, 36.

qui le disent se gravent en chacun de nous, sans être exprimés, sans voix, et sans forme. Et le sexe qui le pratique le plus est aussi celui qui en parle le moins¹⁴. C'est un acte que nous avons placé sous la garde du silence, et c'est un crime de l'en arracher, même pas pour l'accuser ni le juger : nous n'osons le châtier que par des périphrases, et en image... C'est une grande chance pour un criminel, d'être si exécration, que la justice estime qu'on ne peut ni le toucher ni le voir : le voilà libre, sauvé grâce à la sévérité de sa condamnation ! N'en est-il pas comme pour les livres, qui se vendent d'autant mieux et ont d'autant plus de succès qu'ils sont interdits ? Je vais quant à moi prendre au mot le point de vue d'Aristote, qui dit qu'avoir honte de cela est une coquetterie dans la jeunesse, mais un motif de reproche dans la vieillesse.

26. Les vers qui suivent étaient à l'honneur dans l'Antiquité, période à laquelle je suis beaucoup plus attaché qu'à celle de maintenant, parce que ses vertus me semblent plus grandes et ses vices, moindres.

*Ceux qui font trop d'efforts pour échapper à Vénus,
Se trompent autant que ceux qui la serrent de trop près*¹⁵.

Lucrèce [43],
I, 21-23.

*Puisque tu suffis, Vénus, à diriger la Nature,
Et que sans toi rien ne s'élève aux divins rivages du jour,
Que sans toi rien ne se fait de joyeux ni d'aimable...*

27. Je ne sais qui a pu faire s'opposer Pallas et les Muses avec Vénus, et les faire se méfier d'Amour¹⁶. Mais je ne vois pas de divinités qui aillent mieux ensemble, ou qui se doivent plus les unes aux autres. Si on enlève aux Muses leurs imaginations¹⁷ amoureuses, on leur dérobe leur plus beau sujet, et la plus noble matière de leur ouvrage. Et si on prive l'amour du service que lui rend la poésie, et de l'accointance qu'elle a avec lui, on l'affaiblit en lui ôtant ses meilleures armes. En agissant ainsi, on taxerait

14. Cette phrase ne figure que dans l'édition de 1595.

15. Montaigne cite ici des vers de Plutarque à travers la traduction d'Amyot : *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes*, [73], XXIII, f° 134 C.

16. L'édition Villey [50] met un « A » majuscule à « Amour ». Ce n'est vrai ni dans le texte de l'« exemplaire de Bordeaux », ni dans celui de 1595. Je considère néanmoins qu'il s'agit du « dieu Amour ».

17. Je conserve volontairement le mot. Traduire par « idées » me semble faible.

d'ingratitude et d'oubli le Dieu bienveillant qui réunit les êtres, et les déesses protectrices de l'humanité et de la justice.

28. Je ne suis pas depuis si longtemps rayé des listes des serviteurs de ce dieu : je conserve encore la mémoire de sa force et de sa valeur.

Je reconnais les traces de mon ancienne ardeur.

Virgile [97],
IV, 23.

Et il subsiste encore quelque chaleur et émotion après la fièvre.

*Et que cette chaleur ne m'abandonne pas dans mes années
hivernales !*

Jean Second
[26] I, III, 29.

29. Tout asséché que je sois, et comme appesanti, je ressens encore quelques tièdes restes de cette ardeur passée :

*Ainsi la mer Égée lorsque cessent l'Aquilon et le Notus
De la secouer et de la bouleverser, ne s'apaise pas aussitôt ;
Elle reste encore en mouvement,
Et ses vagues demeurent grosses et agitées.*

LeTasse [90]
XII, 63.

Mais à mon avis, la force et la valeur de ce dieu apparaissent plus vives et plus animées dans leurs évocations poétiques qu'elles ne le sont par elles-mêmes.

Et le vers a des doigts pour chatouiller...

Juvénal [35],
VI, 196.

La poésie nous présente je ne sais quel air, plus amoureux que l'amour lui-même. Vénus n'est pas aussi belle toute nue, vive, et haletante, qu'elle ne l'est ici dans Virgile :

*Elle se tait, il hésite ; alors de ses bras d'une blancheur de neige,
Elle l'enlace et le réchauffe de sa douce étreinte ; il se sent envahi
Par cette flamme bien connue, ce feu qui le pénètre
Et se répand jusqu'à la moelle de ses os...
Ainsi parfois dans l'éclat du tonnerre,
Le sillon enflammé de l'éclair
Ouvre le ciel et se répand dans les nuages illuminés.
... Ayant dit, il cède à ses embrassements,
Et sur le sein de son épouse, voilà que le sommeil
À son tour l'étreint, se répand dans ses membres.*

Virgile [97],
VIII, vv. 387
sq.

30. Ce que je trouve ici à méditer, c'est qu'il nous peint Vénus bien émoustillée pour une épouse. Dans ce marché raisonnable qu'est le mariage, les appétits sensuels ne sont pas si

Le mariage

folâtres, mais ternes, et comme émoussés. L'amour déteste que l'on soit attaché par d'autres liens que les siens, et participe de mauvaise grâce aux arrangements qui sont établis et entretenus sous d'autres auspices, comme le mariage. Les alliances et la fortune y ont leur part, avec raison, autant ou plus que les grâces et la beauté. On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on en dise : on se marie tout autant ou même plus pour sa postérité, pour sa famille. La coutume du mariage et sa raison d'être concerne la lignée, et va bien au delà de nous. Et c'est la raison pour laquelle je préfère qu'il soit arrangé par des tiers plutôt que par ceux qui sont concernés, par le jugement des autres plutôt que le leur. Ce que je dis là est bien contraire aux conventions amoureuses ! Mais c'est une sorte d'inceste que d'employer, pour cette parenté vénérable et sacrée, les efforts et les débordements de l'amour, comme je crois déjà l'avoir dit ailleurs¹⁸. Aristote dit qu'il faut toucher sa femme avec précaution et retenue¹⁹, de peur que si on la caresse trop lascivement, le plaisir ne la fasse sortir des gonds de la raison. Ce qu'il dit à propos de la conscience, les médecins le disent pour la santé : un plaisir excessivement ardent, voluptueux et répété, altère la semence et empêche la conception. Et ils ajoutent que pour remplir d'une légitime et fertile chaleur une union charnelle nonchalante par nature, il ne faut s'offrir à elle que rarement, et à de notables intervalles.

Virgile [99],
III, 137.

*Pour que l'épouse avide des dons de Vénus s'en pénètre
profondément.*

31. Je ne vois pas de mariages plus fragiles et qui échouent plus vite que ceux qui ont été suscités par la beauté et le désir amoureux. Il leur faut des fondements plus solides et plus sûrs, et il faut s'y avancer avec précaution : une bouillante allégresse n'y convient pas.

32. Ceux qui pensent faire honneur au mariage en y joignant l'amour font, me semble-t-il, la même erreur que ceux

18. Livre I, chapitre 29, *Sur la modération*.

19. Montaigne écrit : « prudemment et severement ». A. Lanly [53] traduit « sagement et pudiquement ». Certes la « Prudence » personnalisait la « Sagesse ». Mais je ne crois pas que ce soit ici le sens. Quant à « severement », D. M. Frame [27] le traduit de son côté par « soberly », ce qui n'est guère satisfaisant non plus.

qui, pour honorer la vertu, prétendent que la noblesse n'est rien d'autre qu'une vertu. Ce sont bien des choses qui entretiennent quelque cousinage, mais elles ont aussi bien des différences : il est inutile de mélanger leurs noms et leurs titres, et l'on fait du tort à l'une ou à l'autre en les confondant. La noblesse est une belle qualité, elle a été introduite à juste titre ; mais comme c'est une qualité qui dépend des autres, et qui peut tomber sur quelqu'un de vicieux et « bon à rien », on peut estimer qu'elle se situe bien en dessous de la vertu. Si c'est une vertu, c'en est une qui est artificielle et visible ; elle dépend du temps et du hasard, elle est différente selon les pays, elle est vivante et mortelle ; elle n'a pas de source, pas plus que le Nil ; elle se transmet de génération en génération, elle est commune à bien des gens ; elle est fondée sur la succession et la ressemblance, c'est une simple conséquence, et la raison en est bien faible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes les autres qualités communiquent entre elles et peuvent s'associer ; celle-là se suffit à elle-même, elle n'est d'aucun secours pour personne d'autre. Comme on proposait à l'un de nos rois, pour une même charge, de choisir entre deux postulants dont l'un était gentilhomme et l'autre non, il ordonna que l'on prenne celui qui aurait le plus de mérite sans tenir compte de cette « qualité », mais que dans le cas où la valeur des deux serait égale, on tienne compte de la noblesse – ce qui était lui donner exactement son rang. Antigonos²⁰ répondit à un jeune homme inconnu de lui, qui lui demandait la charge tenue par son père, homme de valeur, qui venait de mourir : « Mon ami, pour ce genre de faveurs, je considère moins la noblesse de mes soldats que leur vaillance. »

La noblesse

33. En vérité, il ne faut pas qu'il en soit comme autrefois pour les gens au service du roi de Sparte, trompettes, ménétriers, cuisiniers, dont la charge se transmettait à leurs enfants, pour ignorants qu'ils fussent, passant ainsi avant les plus expérimentés dans ces emplois. Les gens de Callicut²¹ considèrent les nobles comme une espèce supérieure à l'espèce humaine. Le mariage leur est interdit, de même que toute activité autre que la guerre.

20. Un lieutenant d'Alexandre, qui fut roi de Macédoine avant d'en être chassé par Pyrrhus.

21. Village devenu la ville de « Calcutta » ; par extension, « Callicut » désigne souvent, à l'époque de Montaigne, la partie connue de l'Inde.

Ils peuvent avoir autant de concubines qu'ils le veulent, et les femmes autant d'amants²² sans qu'il y ait aucune jalousie entre eux. Mais c'est pour eux un crime mortel et irrémissible que de s'accoupler à une personne qui ne soit pas de leur caste, et ils se considèrent comme souillés s'ils ont simplement touché en passant une personne de ce genre : leur noblesse risquant ainsi d'en être irrémédiablement altérée, ils tuent ceux qui se sont seulement approchés un peu trop près d'eux. C'est pourquoi ceux qui ne sont pas nobles sont tenus de crier en marchant, au coin des rues, pour ne pas risquer de heurter quelqu'un, comme font les gondoliers de Venise. Les uns évitent ainsi une ignominie qu'ils considèrent comme perpétuelle, et les autres, une mort certaine. Ni la durée, ni la faveur d'un prince, ni l'emploi, ni la vertu, ni la richesse, ne peut faire qu'un roturier devienne noble. Et ceci est renforcé par le fait que les mariages sont interdits entre les corporations. Une femme issue d'une famille de cordonniers ne peut épouser un charpentier : les parents sont donc contraints de former leurs enfants à exercer exactement le métier de leur père, et nul autre, entretenant ainsi la différence et la persistance de leur sort.

Le bon mariage

34. Un bon mariage, s'il en est, refuse la présence de l'amour et les conditions qu'il impose : il s'efforce de présenter celles de l'amitié. C'est un agréable cadre de vie, fait de constance et de confiance, et d'un nombre infini d'actes utiles et solides, et d'obligations mutuelles : aucune femme qui en goûte la saveur

Catulle [10]
LXIV, 79.

Celle que le flambeau du mariage a unie à celui qu'elle désirait

ne voudrait tenir lieu de maîtresse à son mari. Si elle a une place dans son affection en tant qu'épouse, elle y est bien plus honorablement logée, et en toute sécurité. Et quand il fera ailleurs le joli cœur et l'empressé, qu'on lui demande qui il préférerait voir couverte de honte, sa maîtresse ou sa femme, de qui la mauvaise fortune l'affligerait le plus, à qui il souhaite le plus de grandeur : les réponses ne font aucun doute dans un bon ménage. Le fait qu'il s'en trouve si peu de bons témoigne de sa valeur²³. Si on

22. Montaigne écrit : « ruffians ». Des amants peu recommandables, donc...

23. Montaigne, comme à son habitude, emploie ici deux mots différents pour la même idée : « son prix et sa valeur ». Je ne pense pas qu'il soit toujours utile dans une véritable traduction, de reproduire les deux.

le façonne bien, si on le prend bien, il n’y a pas de plus belle institution dans notre société. Nous ne pouvons nous en passer, et nous l’avilissons pourtant peu à peu. Il en est comme des cages pour les oiseaux : ceux qui sont à l’extérieur désespèrent de pouvoir y entrer, et ceux qui sont dedans ne rêvent que d’en sortir ! Comme on demandait à Socrate ce qui était le mieux, prendre ou ne pas prendre femme, il répondit : « quoi qu’on fasse, on le regrettera²⁴. » Le mariage est une convention à laquelle on peut tout à fait appliquer la formule « *L’homme est pour l’homme ou un dieu ou un loup*²⁵ ». Le bâtir demande la réunion de beaucoup de qualités. Il convient mieux, de nos jours, aux âmes simples, aux gens du peuple, parce que chez eux, les plaisirs, la curiosité et l’oisiveté ne le troublent guère. Un caractère un peu spécial, comme le mien, qui répugne à toute liaison ou obligation, y est moins bien adapté.

Il m’est plus agréable de vivre sans chaîne au cou.

Pseudo-
Gallus, [47]
1, 61.

35. Tel que je suis, j’aurais évité d’épouser la sagesse elle-même, si elle avait voulu de moi. Mais nous avons beau dire : la tradition et les usages de la vie en société nous entraînent. La plupart de mes actions m’ont été dictées par des exemples et non par des choix. Mais je n’ai pas personnellement choisi le mariage : on m’y a conduit, j’y fus amené par des causes extérieures. Car il n’y a pas que les choses ennuyeuses qui puissent devenir acceptables dans certaines conditions et par le fait du hasard : il en est de même pour celles qui sont les plus mauvaises et les plus détestables, tellement l’attitude humaine est peu assurée. Et quand je fus amené au mariage, j’y étais certes plus mal préparé à ce moment-là, et plus réticent que je ne le suis maintenant que je l’ai pratiqué. Et si libre de mœurs que je puisse paraître, j’ai en vérité suivi plus rigoureusement les lois du mariage que je ne l’avais promis ni même espéré. Il n’est plus temps de regimber quand on s’est laissé entraver... Il faut sagement préserver sa liberté ; mais puisqu’on s’est soumis à cet engagement, il faut se plier aux lois du devoir commun, ou du moins s’y efforcer.

24. Propos rapporté par Diogène Laërce dans sa Vie de Socrate. On sait quel parti Rabelais a su tirer de ce « fameux » problème... !

25. Cette sentence existe sous deux formes, qui ont été toutes deux commentées par Érasme *Adages*[25], n° 69 et 70.

Ceux qui passent ce marché dans un esprit de haine et de mépris agissent mal et injustement. Et cette belle règle que je vois les épouses se passer de main en main, comme un saint oracle,

*Sers ton mari comme ton maître,
Et garde toi de lui comme d'un traître*²⁶.

ce qui revient à dire : « comporte toi envers lui avec une déférence contrainte, hostile, et défiante », comme une sorte de cri de guerre et de défi — est aussi une attitude injuste et dommageable. Je suis trop doux pour nourrir des desseins aussi épineux. À vrai dire, je ne suis pas encore parvenu à ce point de perfection dans l'habileté et la galanterie spirituelle pour confondre la raison avec l'injustice, et tourner en dérision tout ordre et règle qui ne s'accorde avec mes tendances ; ce n'est pas parce que je hais la superstition que je me jette aussitôt dans l'irréligion. Si l'on ne peut faire toujours son devoir, au moins faut-il toujours savoir le reconnaître et le chérir : c'est une trahison de se marier sans s'épouser. Mais poursuivons...

36. Notre poète, Virgile, nous montre un mariage plein d'harmonie et bien assorti, dans lequel il n'entre pourtant pas beaucoup de loyauté. A-t-il voulu dire qu'il ne serait pas impossible de se livrer à l'amour tout en conservant néanmoins quelque respect envers le mariage, et qu'on peut y faire un accroc sans le déchirer tout à fait ? Tel valet qui « fait son beurre »²⁷ aux dépens de son maître ne déteste pas pour autant ce dernier. La beauté, l'occasion propice, le destin (car le destin y met aussi la main)...

Juvénal, [35]
IX, 33-34.

*Il y a une fatalité attachée à ces parties intimes :
Si les astres ne te sont pas favorables,
La taille surprenante de ton membre n'y pourra rien.*

... toutes ces choses-là ont attaché l'épouse à un inconnu. Mais peut-être pas au point qu'il ne puisse lui rester quelque lien qui la retienne encore à son mari. Ce sont là deux aventures qui ont des routes distinctes, séparées. Une femme peut se donner à quelqu'un

26. Maxime anonyme, en français.

27. Cette expression populaire m'a semblé correspondre à celle qu'emploie Montaigne : « ferrer la mule », et qui n'a plus cours aujourd'hui.

qu'elle ne voudrait nullement avoir épousé ; et pas à cause de sa position sociale, mais pour ce qu'il est en lui-même. Peu de gens ont épousé leur maîtresse, qui ne s'en soient repentis ! Et même dans le monde céleste : Jupiter ne fait-il pas bien mauvais ménage avec sa femme, qu'il avait connue auparavant et dont il avait joui lors de ses amourettes ? C'est bien là, comme on dit : « *chier dans le panier et se le mettre sur la tête* ».

37. J'ai vu de mon temps, dans quelque bonne famille, guérir de façon honteuse et malhonnête l'amour par le mariage : ces deux choses-là sont bien trop différentes. Nous pouvons aimer cependant, et sans que cela nous gêne en rien, deux choses différentes, et même contraires. Isocrate disait que la ville d'Athènes plaisait à la façon des dames que l'on sert par amour : chacun aime à s'y promener et y passer son temps – mais nul ne l'épouse, c'est-à-dire ne l'aime au point d'en devenir familier, et d'y habiter. J'ai vu avec dégoût des maris haïr leur femme pour la seule raison qu'ils leur sont infidèles ! Il ne faut pas les aimer moins parce que nous commettons des fautes à leur égard : elles devraient au contraire nous être plus chères encore, par repentir et compassion.

*Amour et
mariage*

38. L'amour et le mariage ont des fins différentes, mais elles sont pourtant compatibles d'une certaine façon, dit notre poète²⁸. Le mariage a pour lui l'utilité, la justice, l'honneur et la stabilité ; c'est un plaisir fade, mais très général. L'amour repose sur le seul plaisir, et c'est vrai que ce plaisir est chez lui plus sensible, plus vif, et plus aigu ; c'est un plaisir aiguïté par la difficulté, à qui il faut des piqûres et des brûlures : ce n'est plus de l'amour s'il est sans flèches et sans feu. Les bontés des dames sont trop abondantes dans le mariage, et cela émousse la pointe de l'affection et du désir. Pour remédier à cet inconvénient, voyez la peine que se sont donnés Lycurgue et Platon dans leurs lois !

39. Les femmes n'ont pas tout à fait tort quand elles refusent les règles qui sont en usage dans le monde, puisque ce sont les hommes qui les ont établies sans elles. Il y a naturellement de la discorde et de la concurrence entre elles et nous : l'accord le plus étroit que nous puissions avoir avec elles est encore tumultueux et orageux.

28. Montaigne écrit seulement « dit-il ». Les éditeurs divergent quant à l'identité du personnage auquel il fait référence... Pour D. M. Frame [27] il s'agit d'Isocrate. Pour A. Lanly [53] et M. Guilbaud [52] il s'agit de Virgile.

40. Selon Virgile, nous les traitons de façon inconséquente, et voici pourquoi²⁹... Nous avons reconnu qu'elles sont, sans comparaison possible, plus ardentes et plus sensibles que nous aux effets de l'amour, comme ce prêtre de l'antiquité, qui avait été tantôt homme, tantôt femme a pu en témoigner,

Ovide [56],
III, v. 323.

Vénus, il la connaissait sous ses deux aspects ;

Nous avons appris aussi de leur propre bouche qu'autrefois, à plusieurs époques, un Empereur et une Impératrice³⁰ que l'on peut dire orfèvres en la matière, et qui furent fameux pour cela, en donnèrent la preuve : lui, en dépuceant en une nuit au moins dix vierges Sarmates captives, et elle en supportant réellement vingt-cinq assauts en une seule nuit, changeant de partenaire selon son besoin et son goût,

Juvénal, [35],
VI, 128.

*La vulve encore ardente, elle se retira,
Épuisée par les hommes, mais non assouvie.*

*L'autorité
maritale*

41. Dans un différend survenu en Catalogne, une femme se plaignait de ce que les assauts de son mari étaient trop assidus. (A mon avis, ce n'était peut-être pas tant qu'elle en était incommodée – car je ne crois qu'aux miracles de la religion – que pour réfréner et même brider, sous ce prétexte, l'autorité des maris sur leur femme, ce qui est pourtant justement l'aspect fondamental du mariage... C'était peut-être aussi pour montrer que leur hargne et leur malignité se moque de la couche nuptiale, et foule aux pieds les grâces et les douceurs mêmes de Vénus). Son mari, homme véritablement dénaturé et bestial, avait répondu que même les jours de jeûne il lui fallait faire la chose au moins dix fois. Alors la reine d'Aragon, après mûre délibération du conseil, pour fixer une règle et donner un exemple valable en tout temps de la modération et de la mesure qui conviennent dans un mariage, rendit un arrêt mémorable qui fixait à six par

29. Tout ce passage est d'une rédaction assez confuse, Montaigne, ajoutant les anecdotes les unes derrière les autres sans guère se préoccuper de la cohérence syntaxique de l'ensemble... J'ai dû prendre pas mal de libertés avec la construction des phrases et leur découpage pour rendre le texte compréhensible.

30. Proculus et Messaline.

jour les bornes légitimes et nécessaires pour cette activité. En cela elle abandonnait une grande part du besoin et du désir de son sexe et l'atténuait, pour établir, disait-elle, un usage aisé et par conséquent permanent et immuable. Et docteurs de s'écrier : « Quels doivent être le désir et la concupiscence féminines, pour que leur raison, leur sens moral et leur vertu les aient amenées à ce chiffre ! » C'est qu'ils considéraient à quel point l'évaluation de nos appétits sexuels sont sujets à variation, puisque Solon, chef de file de l'école juridique, fixe à trois fois par mois seulement l'accomplissement de l'acte pour qu'on ne risque pas d'y être pris en défaut, ce qui est une hantise conjugale³¹. Et après avoir cru et rapporté tous ces exemples... c'est quand même aux femmes que nous avons imposé tout spécialement la continence, sous peine de châtements suprêmes et extrêmes !

42. Il n'est pas de passion plus exigeante que celle-là, et nous voulons qu'elles seules y résistent, non seulement comme à un vice quelconque, mais comme à quelque chose d'abominable et d'exécration, pire que l'irréligion ou le parricide. Et pendant ce temps, nous autres, nous nous y livrons sans ressentir de faute et sans nous faire de reproches. Ceux-là mêmes qui, parmi nous, ont essayé d'en venir à bout, ont suffisamment reconnu combien c'était difficile, voire impossible, même en usant de remèdes matériels, de mater, affaiblir et refroidir le corps. Et elles, au contraire, nous les voulons saines, vigoureuses, en bonne santé, bien nourries et chastes tout ensemble, c'est-à-dire chaudes et froides en même temps ! Car le mariage, dont nous disons qu'il doit avoir pour fonction de les empêcher de brûler leur apporte en fait peu de rafraîchissement, de la façon dont nous nous conduisons. Si elles en choisissent un dont l'âge offre encore une bouillante vigueur, il se fera gloire d'aller l'épandre ailleurs :

*Allons, de la pudeur, ou allons devant la justice :
J'ai payé très cher pour ton membre, Bassus,
Il n'est plus à toi : tu l'as vendu !*

Martial [46],
XII, 99, vv.
10, 7 et 11.

31. Montaigne écrit : «... ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise conjugale. » L'interprétation de « faillir » est délicate ici. A. Lanly [53] comprend « pour qu'il n'y ait pas faute », mais escamote en fait la dernière partie de la phrase « cette hantise conjugale », en parlant seulement de « commerce conjugal ». Je me range ici du côté de D. M. Frame [27] qui traduit par : « in order to keep from failing ».

43. Le philosophe Polémon fut à juste titre traduit en justice par sa femme, parce qu'il allait semant en un champ stérile le fruit qui était dû au champ génital³². Quand elles prennent des vieux maris cassés par les ans, les voilà, en plein mariage, dans une situation pire que celle des vierges ou des veuves. Nous les considérons comme bien pourvues parce qu'elles ont un homme à leur côté, tout comme les Romains ont tenu pour violée la vestale Clodia Laeta que Caligula³³ avait approchée, bien qu'il fût avéré qu'il l'avait seulement approchée. Mais d'un autre côté, on renforce par là leur besoin, parce que le contact et la compagnie de quelque mâle que ce soit éveille leur ardeur, qui demeurerait plus calme dans la solitude. Et c'est pourquoi, vraisemblablement, dans le but de rendre leur chasteté plus méritante, Boleslav et Kinge, sa femme, souverains de Pologne, la consacrèrent d'un commun accord par un vœu le jour même de leurs noces, alors qu'ils étaient couchés ensemble, et s'y maintinrent, faisant fi des commodités maritales.

44. Nous formons les femmes, dès l'enfance, aux stratagèmes de l'amour : leur grâce, leur parure, leur savoir, toute leur instruction n'est faite que dans ce but. Leurs gouvernantes ne leur mettent en tête rien d'autre que le visage de l'amour, ne fût-ce qu'en le leur représentant constamment pour les en dégoûter ! Ma propre fille (je n'ai qu'elle comme enfant³⁴) est à l'âge où les lois autorisent les plus ardentes à se marier ; mais elle n'est pas très avancée pour son âge, mince et douce, elle a été élevée par sa mère selon ce tempérament, en privé, et à l'écart des autres, si bien qu'elle ne fait que commencer à se défaire de la naïveté de l'enfance. Elle lisait devant moi un livre en français ; le mot de « fouteau » s'y trouva, c'est le nom d'un arbre connu. Sa gouvernante l'arrêta net, un peu brutalement, et lui fit sauter ce mauvais passage... Je l'ai laissée faire, pour ne pas venir troubler leurs conventions, car je ne m'occupe pas du tout de cette éducation : la société des femmes a des aspects mystérieux, qu'il

32. Diogène Laërce ([38] *Vie de Polémon*, IV, 17) dit que ce philosophe fréquentait les adolescents...

33. Il s'agit en réalité de Caracalla.

34. En fait, Montaigne avait eu d'autres enfants, mais en 1586, date probable de composition de ce texte, c'était la seule qui eût survécu, et elle devait avoir alors quinze ans.

faut leur laisser. Mais si je ne me trompe, la fréquentation de vingt laquais pendant six mois n'aurait pu imprimer dans son imagination, l'idée, l'usage et toutes les conséquences du son de ces syllabes scélérates, aussi bien que le fit cette bonne vieille, par sa réprimande et son interdiction.

*La vierge précoce se plaît aux danses ioniennes,
Elle se torture les membres,
Depuis sa tendre enfance elle rêve
À des amours impudiques³⁵.*

Horace [32],
III, 6, vv.
21-24.

45. Que les femmes se dispensent un peu des règles de la bienséance, qu'elles se mettent à parler librement, et nous ne sommes plus que des enfants auprès d'elles dans cette science-là. Écoutez-les décrire nos façons de faire la cour et nos conversations : elles vous montrent fort bien que nous ne leur apportons rien qu'elle n'aient déjà su et assimilé sans nous. Serait-ce donc, comme le prétend Platon, qu'elles ont été autrefois des garçons débauchés ? J'eus l'occasion un jour de me trouver dans un endroit où je pouvais saisir tout ce qui se disait entre elles sans éveiller de soupçons : que ne puis-je les rapporter ! « Par Notre-dame, me suis-je dit, allons de ce pas étudier les phrases d'Amadis, et les livres de Boccace et de l'Arétin pour faire les malins : nous perdons notre temps ! » Il n'est pas de mot, ni d'exemple, ni de façon de se comporter qu'elles ne connaissent mieux que nos livres... C'est une science qui naît dans leurs veines,

Inspirée par Vénus elle-même,

Virgile [99],
III, v. 267.

... une science que leur instillent continuellement dans l'âme ces bons maîtres d'école que sont la Nature, la jeunesse, la santé ; elles n'ont que faire de l'apprendre : elles l'engendrent.

*Jamais la blanche colombe ou quelque'autre oiseau,
Plus lascif encore qu'on pourrait nommer,
N'a de son bec plus ardemment cherché les baisers
Que la femme qui s'abandonne à la passion.*

Catulle [10],
LXVIII, 125.

35. Cette citation comporte une erreur dans l'édition de 1595 : « Natura virgo » au lieu de « Matura virgo » ; je l'ai corrigée.

46. Si l'on n'avait tenu un peu en bride, par la crainte et le sentiment de l'honneur qu'on leur a inculqués, la violence naturelle de leur désir, nous étions perdus ! Tout le mouvement du monde conduit à cet accouplement et s'y résume ; c'est quelque chose qui est diffus en tout, un centre vers quoi tout converge. On peut voir encore des ordonnances édictées pour le service de l'amour par la vieille et sage Rome, et les préceptes de Socrate pour l'instruction des courtisanes.

*Les petits livres stoïciens ne détestent pas
Traîner sur leurs coussins de soie.*³⁶

47. Dans ses lois, Zénon réglait aussi les écartements et les secousses du dépucelement. Quel était le sens du livre de Straton *De la conjonction charnelle* ?³⁷ Et de quoi donc traitait Théophraste, dans ceux qu'il intitula, l'un *L'amoureux*, l'autre *De l'Amour* ? Et Aristippe dans le sien : *Des délices antiques* ? Que cherchent à faire les descriptions si étendues et si vivantes, chez Platon, des amours de son temps ? Et le livre intitulé *De l'amoureux*, de Démétrios de Phalère ? Et *Clinias*, ou *l'Amoureux forcé*, d'Héraclide du Pont ? Celui d'Antisthène *De la façon de faire des enfants*, ou *Des Noces*, ou cet autre intitulé *Du Maître*, ou *De l'amant* ? Ariston a traité des *Exercices amoureux* ; Cléanthe a écrit *De l'Amour* et *De l'Art d'aimer*. Et que dire des Dialogues amoureux de Sphéros ? Quant au conte sur Jupiter et Junon, de Chrysippe, il est éhonté au-delà du supportable, sans parler de ses cinquante *Épîtres*, tellement lascives ? Et je laisse de côté les écrits des philosophes de l'école épicurienne, si favorables à la volupté. Cinquante divinités étaient autrefois affectées spécialement au service de l'amour ; et il s'est trouvé un peuple chez qui, pour endormir la concupiscence de ceux qui venaient faire leurs dévotions, on tenait à leur disposition dans les temples des filles et des garçons pour qu'ils en tirent du plaisir, et le fait de s'en servir avant de venir à l'office faisait partie du cérémonial. « *Il ne faut pas s'en étonner, car l'incontinence est nécessaire à la continence ; et on éteint l'incendie par le feu* »³⁸.

36. Horace [30], VIII, v. 15. La citation est partiellement inexacte.

37. La plupart des ouvrages cités ici par Montaigne le sont dans Diogène Laërce [38]. Je n'ai pas cru nécessaire de le rappeler pour chacun, et par ailleurs, la plupart de ces « auteurs » ont déjà été cités.

38. D. M. Frame indique « Tertullien » (*De la pudeur* I, 16), mais la nou-

48. Presque partout dans le monde, cette partie de notre corps était déifiée. Dans une même région, les uns s'écorchaient le membre viril pour en consacrer un morceau aux dieux, les autres consacraient leur semence et en faisaient offrande. Dans une autre, les jeunes hommes se le transperçaient publiquement, et l'incisaient en divers endroit entre peau et chair pour y enfilet des baguettes de bois, les plus longues et les plus grosses qu'ils pouvaient supporter. Ils faisaient ensuite du feu avec ces baguettes, pour en faire offrande à leurs dieux, et celui qui ne pouvait supporter la violence de cette douleur était considéré comme peu vigoureux et peu chaste. Ailleurs, on reconnaissait celui qui serait le magistrat le plus sacré en examinant ces parties-là, et on en portait l'effigie en grande pompe dans plusieurs cérémonies célébrées en l'honneur de diverses divinités.

49. Les dames égyptiennes, lors de la fête des «Bacchanales», en portaient un au cou, en bois, très joliment sculpté, grand et lourd, adapté à la force de chacune. Et la statue de leur dieu en présentait un dont la taille dépassait le reste de son corps.

50. Pas loin d'ici³⁹, les femmes mariées en donnent la forme à leur chapeau, qu'elles placent sur leur front, pour se glorifier du plaisir qu'elles en ont ; et quand elles deviennent veuves, elles le rejettent en arrière, caché sous leurs cheveux.

51. À Rome, les matrones les plus sages considéraient comme un honneur d'offrir des fleurs et des couronnes à la statue du dieu Priape, et l'on faisait asseoir les vierges, le soir de leurs noces, sur ses parties honteuses. Et de nos jours encore j'ai vu, me semble-t-il, quelque chose qui ressemblait à cette dévotion⁴⁰. Que signifiait d'autre cette pièce ridicule⁴¹ sur les chausses de nos ancêtres, que l'on voit encore chez les Suisses? Et à quoi sert l'ostentation actuelle de nos parties intimes, sous nos culottes,

velle édition « Pléiade » des *Essais* [54] précise : CCXXI, 16. Voir [91] et aussi dans : http://www.tertullian.org/latin/de_pudicitia.htm (référence communiquée par P. Bailhache).

39. Au Pays basque : Montaigne a déjà évoqué cette coiffe en I,22 §42.

40. L'usage de se frotter le ventre contre certains arbres ou menhirs pour avoir un enfant a persisté, semble-t-il, jusqu'au début du XXe siècle dans les campagnes.

41. La braguette, qui se portait en effet de façon très ostentatoire, jusqu'à la fin du Moyen-Age.

et bien souvent, ce qui est pire, avec une exagération de leurs dimensions naturelles, par stratagème et imposture ?

52. Je suis tenté de penser que cette sorte de vêtement fut inventée dans les siècles les meilleurs et les plus sérieux, afin de ne pas tromper les gens : chacun peut ainsi rendre compte publiquement⁴² de ce dont il dispose effectivement. Les peuples les plus simples l'ont encore, et il y a quelque rapport avec la réalité. On donnait pour cela des informations à l'ouvrier, comme on le fait pour le bras ou le pied.

53. Un noble personnage⁴³, dans ma jeunesse, fit émasculer quantité de belles statues antiques dans sa grande ville, pour ne pas choquer le regard des gens ; il suivait en cela l'avis d'un autre personnage de l'antiquité :

C'est une cause de trouble que de montrer en public la nudité.

Mais il aurait dû se douter, à l'exemple des mystères de la « Bonne Déesse »⁴⁴ où toute apparence masculine était interdite, que cela ne suffisait pas, et qu'il lui fallait encore castrer les chevaux, les ânes, et finalement la Nature toute entière !

Cicéron [20],
IV, XXXIII,
citation
d'Ennius.

Virgile [99],
III, vv.
242-244.

*Car tous les êtres qui vivent sur la terre, hommes et bêtes,
Habitants des eaux, troupeaux, oiseaux multicolores
Courent poussés par les feux de l'amour.*

54. Les dieux, dit Platon, nous ont pourvus d'un membre indocile et tyrannique qui, comme un animal furieux, entreprend de tout soumettre à sa domination à cause de la violence de son désir. Il en est de même pour les femmes, qui ont là une sorte d'animal glouton et vorace, qui devient forcené d'impatience si on ne lui donne pas son aliment en temps voulu ; soufflant sa rage dans leurs corps, il obstrue les conduits et gêne la respiration, causant toutes sortes de troubles, jusqu'à ce que, ayant goûté au fruit vers lequel tend la soif commune, il en ait largement arrosé et ensemencé le fond de la matrice.

42. Cette phrase est un ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux » et elle comporte les mots « *et galamment* » qui n'ont pas été repris dans l'édition de 1595.

43. Ce pourrait être le pape Paul III ou Paul IV, ou encore Calvin.

44. Fauna, épouse du dieu Faunus ; elle serait la déesse romaine antique de la chasteté.

55. Le législateur dont je parlais tout à l'heure devrait aussi s'aviser du fait qu'il est peut-être plus chaste et plus utile de leur faire connaître de bonne heure la réalité, plutôt que de la leur laisser deviner selon la liberté et la vivacité de leur imagination. Aux parties véritables, le désir et l'espoir leur en font substituer d'autres, extravagantes et trois fois plus grandes. Et je connais quelqu'un qui a perdu toutes ses chances pour avoir dévoilé les siennes à un endroit où il n'était pas encore en mesure de les employer à leur usage véritable.

56. Quel dommage ne causent-ils pas, ces énormes dessins dont les jeunes gens parsèment les passages et les escaliers des maisons royales ! Ils suscitent chez les femmes un cruel mépris envers nos capacités naturelles. Peut-être bien que Platon a pensé à cela en ordonnant, après d'autres États bien organisés, que les hommes, les femmes, les jeunes et les vieux se présentent nus dans les gymnases à la vue de tous ? Les femmes des Indes, habituées à voir les hommes nus, ont au moins le sens de la vue refroidi. Celles du grand royaume de Pegu⁴⁵ ne portent pour tout vêtement qu'un morceau d'étoffe fendu par devant en-dessous de la ceinture, et si étroit que malgré la décence cérémonieuse qu'elles y mettent, on les voit tout entières à chaque pas. Elles disent que c'est une invention faite pour attirer les hommes vers elles, et les détacher des mâles, s'opposant ainsi à l'habitude invétérée de ce peuple. Mais on pourrait dire aussi qu'elles y perdent ainsi plus qu'elles n'y gagnent, car une faim complète est plus ardente que celle qu'on a rassasiée au moins par les yeux.

57. Livie⁴⁶ disait que pour une honnête femme, un homme nu n'est rien d'autre qu'une image. Les Lacédémoniennes, plus vierges quand elles étaient femmes que ne le sont nos filles, voyaient tous les jours les jeunes hommes de leur ville dépouillés de leurs vêtements pour se livrer à leurs exercices, et elles n'étaient pas elles-mêmes très soucieuses de cacher leurs cuisses en marchant : comme le dit Platon, elles s'estimaient assez couvertes par leur vertu sans avoir besoin de *vertugade*⁴⁷. Mais ceux dont parle

45. Ville de Birmanie ; aujourd'hui, c'est Rangoon qui est devenue la plus importante.

46. Femme de l'empereur Auguste.

47. La *vertugade* était une robe maintenue très large par un cercle de bois. Je conserve le mot de Montaigne pour l'assonance avec *vertu*.

saint Augustin ont attribué un tel pouvoir de tentation à la nudité qu'ils en sont arrivés à se demander si, le jour du Jugement Dernier, les femmes ressusciteront en gardant leur sexe, ou si elles ne prendront pas plutôt le nôtre, pour ne pas nous tenter encore dans cette sainte situation.

58. En somme, on leurre les femmes, et on les excite par toutes sortes de moyens. Nous échauffons et excitons sans cesse leur imagination, et puis nous nous plaignons ! Disons la vérité : beaucoup d'entre nous craignent plus la honte qui leur vient des vices de leur femme que des leurs, se soucient plus (charité admirable !) de la conscience de leur bonne épouse que de la leur propre, et aimeraient mieux être voleurs et sacrilèges ou que leur femme soit meurtrière et hérétique plutôt que de savoir qu'elle n'est pas plus chaste que son mari.

59. C'est une inique façon de concevoir le vice⁴⁸. Nous sommes, elles et nous, capables de mille corruptions contre nature et plus graves que la lascivité. Mais nous concevons et évaluons les vices non pas selon ce qu'ils sont vraiment, mais selon notre intérêt : ils n'ont donc pas tous la même importance pour nous. La sévérité de nos jugements conduit les femmes à s'adonner à la lascivité plus âprement et plus vicieusement que la simple nature ne le voudrait, et cela entraîne des conséquences pires que ne sont leurs causes.

60. Elles incitent volontiers leur mari à gagner de l'argent au Palais de Justice, et de la réputation à la guerre, plutôt que de monter une garde difficile au milieu de l'oisiveté et des plaisirs. Ne voient-elles pas qu'il n'est aucun marchand, ni procureur, ni soldat qui ne quitte aussitôt sa besogne pour courir à cette autre, et même le crocheteur ou le savetier, tout affamés qu'ils soient, et harassés de travail ?

Horace [32],
II, 12, vv.
21-28.

*Voudrais-tu, pour les biens d'Achéménès le riche,
Les trésors de Mygdon, roi de la fertile Phrygie,
Ou les riches demeures des Arabes – changer de Licymnia
Un seul cheveu quand elle se détourne,
Offrant sa nuque aux brûlants baisers ?
Ou quand complaisante et rétive à la fois*

48. Dans le texte de l'« exemplaire de Bordeaux », ce paragraphe figurait plus loin après les vers, à l'endroit ici numéroté 61.

*Elle refuse de laisser prendre ces baisers que tu réclames
Qu'elle désire encore plus et que bientôt elle te prendra ?*

61. Je ne sais si les exploits de César et d'Alexandre surpassent en difficulté la résolution dont doit faire preuve une belle jeune femme élevée à notre façon, à la lumière et au contact du monde, exposée à tant de mauvais exemples, pour se garder intacte, au milieu de mille poursuites amoureuses, continuelles et insistantes. Il n'y a pas d'action plus épineuse, ni de plus active, que cette inaction. Je trouve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage. Et le vœu de virginité est le plus noble de tous, parce qu'il est le plus difficile, « *La force du Diable est dans les reins* », dit saint Jérôme.

Saint-Jérôme
[36], t. II, p.
72.

62. Certes, le plus difficile des devoirs humains, celui qui nécessite le plus de force, nous l'avons laissé aux dames, et nous leur en abandonnons la gloire. Cela doit leur fournir une bonne raison de s'y entêter, car c'est une belle occasion de nous braver, de fouler aux pieds cette sottise prééminence en matière de valeur et de vertu que nous prétendons avoir sur elles. Elles découvriront, si elles y prêtent attention, qu'elles seront de ce fait non seulement fort estimées, mais aussi mieux aimées : un galant homme n'abandonne pas sa quête parce qu'on l'a repoussé, pourvu que ce refus soit motivé par la chasteté, et non le choix d'un autre. Nous avons beau jurer et menacer, nous avons beau nous plaindre : nous mentons, car nous les en aimons encore plus. Il n'est pas de meilleur appât que celui de la sagesse, sans rudesse, et sans aigreur. C'est de la stupidité et de la faiblesse que de s'entêter contre la haine et le mépris ; mais contre une vertueuse et constante résolution, associée à de bonnes dispositions, c'est là que se montre une âme noble et généreuse. Les femmes peuvent nous savoir gré de nos services jusqu'à un certain point, et nous faire sentir en toute honnêteté qu'elles ne nous dédaignent pas.

*Difficile
chasteté*

63. Car elle est bien cruelle, ne serait-ce qu'à cause de la difficulté à la suivre, cette loi qui leur commande de nous abhorrer parce que nous les adorons, et de nous haïr parce que nous les aimons ! Pourquoi n'écouteraient-elles pas nos offres et nos demandes, pour autant qu'elles se maintiennent dans les limites du devoir et de la réserve ? Pourquoi supposer qu'elles contiennent en elles-mêmes un sens plus libre ? Une reine de notre époque a dit

finement que refuser ces avances, c'est témoigner de sa faiblesse, et souligner du même coup sa propre facilité : une dame qui n'a pas été tentée ne peut se vanter de sa chasteté !

64. Les limites de l'honneur ne sont pas tracées si étroitement : il peut se relâcher, il peut s'accorder quelques dispenses sans se renier pour autant. À sa frontière, il y a une certaine étendue libre, indifférente et neutre. Il est bien stupide, celui qui a réussi à le presser et l'acculer de force dans son coin et son réduit fortifié et n'est pas satisfait de son sort ! Le prix de la victoire est fonction de sa difficulté. Voulez-vous savoir quelle impression a faite sur son cœur votre service et vos mérites ? Vous pouvez mesurer cela à sa conduite. Telle peut donner plus qui ne donne pas tant. La reconnaissance due pour un bienfait dépend entièrement de l'intention de celui qui en est l'auteur : les autres circonstances sont sans importance, mortes et fortuites. Il lui en coûte plus de donner un peu qu'à sa compagne de donner tout, et s'il est quelque chose dont la rareté peut servir à estimer le prix, c'est bien en cela : ne regardez pas si c'est peu, mais combien il en est peu qui l'obtiennent. La valeur de la monnaie change, selon la frappe et la marque de son origine.

65. Quoi que le dépit et le manque de retenue de certains puissent les amener à dire, dans l'excès de leur mécontentement, la vertu et la vérité reprennent toujours l'avantage. J'ai vu des femmes dont la réputation avait longtemps été ternie injustement, retrouver l'estime de tous les hommes par leur seule constance, sans l'avoir recherchée ni cultivée, chacun se repentant et démentant ce qu'il avait cru ; et de filles un peu suspectes, les voilà qui tiennent maintenant le premier rang parmi les femmes honorables. Quelqu'un disait à Platon : « tout le monde médit de vous ! — Laissez-les dire, répondit-il. Je vivrai de telle manière que je les ferai changer de langage. »⁴⁹

66. Outre la crainte de Dieu et le prix attaché à une gloire si rare, qui doit inciter les dames à se conserver intactes, la corruption qui règne à notre époque les y contraint : si j'étais à leur place, il n'y a rien que je ne ferais plutôt que de confier ma réputation à

49. Selon P. Villey [50], l'anecdote serait tirée du « sermon 54 » des moines Antonius et Maximus, dont les ouvrages sont des recueils de « sentences » (pensées).

des mains aussi dangereuses. De mon temps, le plaisir de raconter ses amours (plaisir qui n'est guère moins doux que celui de l'action elle-même) n'était permis qu'à ceux qui avaient un ami fidèle et unique ; mais à présent, ce que l'on trouve dans les conversations ordinaires et les propos de table, ce sont les vantardises à propos des faveurs obtenues et des libéralités secrètes des dames. C'est vraiment trop d'abjection et de bassesse que de laisser ainsi cruellement persécuter, malmener et fouiller ces douces beautés par des gens ingrats, bavards et tellement volages.

67. Cette exaspération exagérée que nous avons envers le vice des femmes nous vient de la plus vaine et la plus tempétueuse maladie qui puisse affliger l'âme humaine : la jalousie.

*Qui interdit de prendre de la lumière au flambeau voisin ?
Elles peuvent bien donner sans cesse, le fonds demeure.*⁵⁰

68. La jalousie, et sa sœur l'envie, me semblent parmi les plus ineptes de la troupe. De cette dernière je ne puis guère parler : cette passion que l'on dit si forte, si puissante, m'a fait la grâce de n'avoir aucune prise sur moi. Quant à l'autre, je la connais au moins de vue : les bêtes elles-mêmes l'éprouvent. Le berger Crastis étant tombé amoureux d'une chèvre, son bouc vint par jalousie lui heurter violemment la tête avec la sienne au point de l'écraser, pendant qu'il dormait. Nous avons accru les débordements de cette fièvre à l'exemple de certaines nations barbares. Les mieux éduquées en ont été atteintes, ce qui est normal, mais n'ont pas été emportées :

La jalousie

*Aucun adultère, percé par l'épée d'un mari,
n'a rougi de son sang les eaux du Styx.*

Second, [26],
I, 7, vv.
71-72.

69. Lucullus, César, Pompée, Antoine, Caton et d'autres grands hommes ont été cocus, et l'apprirent sans que cela fasse grand bruit. Il n'y eut en ce temps-là que ce sot de Lépide qui en mourut d'angoisse.

*Ah ! Malheureux, victime d'un funeste destin,
C'est tiré par les pieds que tu passeras la porte
Et tu iras nourrir les poissons ou les raves.*

Catulle [10],
XV, 17.

50. Ovide : le premier vers vient de *l'Art d'aimer* [60], III, 93 – et le second des *Priaepa* [2] f° 3 v°.

Et le dieu de Virgile⁵¹, quand il surprit sa femme avec l'un de ses compagnons⁵², se contenta de leur faire honte,

Ovide [56],
IV, vv.
187-88.

*Et l'un des dieux, et non des plus austères,
aimerait encourir un pareil déshonneur*

sans que cela l'empêche d'être excité par les douces caresses que lui prodigue son épouse, se plaignant seulement qu'elle se défie un peu depuis cela de son affection.

Virgile [97],
VIII, vv.
395-6.

*Pourquoi chercher aussi loin des raisons ?
Ai-je perdu ta confiance, déesse ?*

Elle lui adresse même une requête en faveur de son fils bâtard,

Virgile [97],
VIII, vv. 393.

moi la mère, je te demande des armes pour mon fils,

requête qui lui est libéralement accordée, et Vulcain parle d'Énée avec fierté⁵³,

Virgile [97],
VIII, v. 441.

Il faut des armes à un ardent guerrier.

Tout cela est d'une humanité à la vérité plus qu'humaine ; et cet excès de bonté, j'admets qu'on l'abandonne aux dieux.

Catulle [10],
LXVIII, v.
141.

Il n'est pas juste de comparer les hommes aux dieux.

70. Quant à la mise en commun des enfants, outre que les plus sérieux législateurs l'ordonnent et la souhaitent dans leurs États, elle ne touche pas les femmes, chez qui la jalousie, je ne sais pourquoi, est encore mieux enracinée que chez les hommes :

Catulle [10],
LXVIII, v.
139.

*Souvent même, Junon, souveraine des dieux,
A brûlé de jalousie du fait des frasques de son époux.*

71. Quand la jalousie s'empare de ces pauvres âmes, faibles et sans résistance, c'est pitié que de voir comment elle les tire et tyrannise cruellement. Elle s'insinue en elles sous prétexte d'amitié. Mais dès qu'elle les a en son pouvoir, les mêmes causes

51. Vulcain, dont il a été question dans les vers du début de cet « Essai ».

52. Le dieu Mars.

53. Chez Virgile, Énée est le fils d'Anchise, prince de Troie, et de Vénus.

qui servaient de fondement à la bienveillance servent alors de fondement à une haine mortelle. De toutes les maladies de l'esprit, c'est celle à qui le plus de choses servent d'aliment, et le moins de choses de remède. La vertu, la santé, le mérite, la réputation du mari sont alors les boute-feux de leur malfaisance et de leur rage.

Les haines de l'amour sont les seules qui soient implacables.

Properce
[75], II, 8, v.
3.

72. Cette fièvre enlaidit et abîme tout ce qu'elles ont de bon par ailleurs, et venant d'une femme jalouse, aussi chaste et bonne maîtresse de maison qu'elle soit, il n'est aucun acte qui ne sente l'aigre et l'agacement. C'est une agitation effrénée qui les pousse à des comportements extrêmes, tout à fait en contradiction avec ce qui les a causés. Ce fut le cas⁵⁴ d'un certain Octave, à Rome : ayant couché avec Pontia Posthumia, son affection pour elle s'accrût du plaisir qu'il y prit, et il la pressa vivement de l'épouser. Ne pouvant parvenir à la convaincre, son amour extrême le précipita alors dans l'acte de la plus cruelle et mortelle inimitié : il la tua. Les autres signes de cette maladie amoureuse, ce sont les haines dissimulées, les complots, les conjurations,

Et l'on sait de quoi la fureur d'une femme est capable,

Virgile [97],
V, v. 6.

et une rage qui se ronge d'autant plus qu'elle est contrainte de se justifier sous le prétexte des bons sentiments.

73. Le devoir de chasteté s'étend fort loin. Est-ce leur volonté instinctive que nous voulons leur voir brider ? Elle est à la fois bien souple et bien active, et elle est bien prompte pour être arrêtée. Comment faire, puisque les rêves les entraînent parfois si loin qu'elles ne peuvent plus s'en détacher ? Il n'est pas en leur pouvoir, ni peut-être en celui de la chasteté elle-même – puisque c'est quelque chose de féminin – de se défendre contre les tentations et contre le désir. Si donc c'est de leur seule volonté instinctive qu'il s'agit, qu'y pouvons-nous ? Imaginez la bousculade autour de celui qui aurait le privilège d'être porté, vif comme l'oiseau, mais sans yeux pour le voir et sans langue pour le dire, sur

54. Montaigne écrit « il fut bon d'un Octavius... » P. Villey [50] donne en note pour ce mot : « Plaisant ». A. Lanly [53] reprend cette traduction. Je pense que le contexte ne l'autorise guère, et je me place plutôt du côté de D. M. Frame qui comprend : « A good example was... » ou de Cotton [22] : « This held good with one Octavius... ».

le poing de chacune de celles qui voudraient de lui⁵⁵ ! Les femmes Scythes crevaient les yeux à tous leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et en secret.

74. Quel énorme avantage que de savoir saisir le moment opportun ! Si l'on me demandait quelle est la première des choses en amour, je répondrais que c'est de savoir prendre son temps. Et la deuxième ? La même chose. La troisième ? Encore la même. C'est une condition essentielle. J'ai souvent manqué de chance, mais parfois aussi d'audace. Que Dieu préserve du mal celui qui peut encore aujourd'hui se moquer de cela ! En ce siècle, il faut plus de témérité en amour. Nos jeunes gens l'excusent sous prétexte d'ardeur. Mais si les dames y regardaient de près, elles s'apercevraient qu'il s'agit plutôt de mépris... Je craignais d'offenser, et m'en faisais scrupule : je respecte ordinairement ce que j'aime : qui oublie le respect, en cette matière, en efface le lustre. J'aime qu'on y fasse un peu l'enfant, le craintif, le serviteur. Si ce n'est pas tout à fait le cas en amour, j'ai ailleurs quelque apparence de la sottise dont parle Plutarque, et le cours de ma vie en a été atteint et marqué de diverses façons : c'est un aspect de moi bien mal assorti à mon caractère en général. Mais sommes-nous autre chose que rébellion et discordance ? Je me sens désarmé quand je dois essuyer un refus, aussi bien que quand je dois refuser quelque chose. Et il m'en coûte tant de faire de la peine aux autres que dans les occasions où le devoir m'oblige à heurter les intentions de quelqu'un, dans une affaire douteuse où il est impliqué, je le fais de mauvais gré et à contrecœur. Mais s'il s'agit de moi personnellement (et bien qu'Homère dise que la honte est une bien sottise vertu pour celui qui est dans le besoin), j'en charge généralement quelqu'un d'autre, pour qu'il en rougisse à ma place. J'ai la même difficulté pour éconduire ceux qui me sollicitent, au point que parfois, il m'est arrivé de vouloir refuser quelque chose et de ne pas en avoir la force.

55. Cette phrase a suscité diverses interprétations. Je retiens ici celle de M. Guilbaud [52] qui considère que « point » est une faute pour « poing », et que la métaphore filée a trait à la fauconnerie. Le sens me paraît donc être : « il aurait fort à faire celui qui... », parce que le fait de ne rien voir et de ne rien dire garantirait l'impunité à celles qui lui accorderaient leurs « faveurs » – et que donc elles seraient nombreuses sur les rangs. Mais si cette interprétation est la bonne, alors il est étonnant que Montaigne n'ait pas corrigé la faute sur l'« exemplaire de Bordeaux » ?

75. C'est donc une folie que de vouloir brider chez les femmes un désir qui est chez elles si brûlant et si naturel. Et quand je les entends se vanter de leur disposition naturelle si froide et si virginale, je me moque d'elles : c'est vraiment trop nier leurs véritables dispositions. Quand il s'agit d'une vieille édentée et décrépète, ou d'une jeune phthisique et desséchée, si on ne peut les en croire tout à fait, au moins en ont-elles l'apparence. Mais celles qui sont alertes et respirent bien ne font qu'aggraver leur cas, parce que les excuses qu'on en peut recevoir servent plutôt à les accuser. C'est comme pour un gentilhomme de mes voisins, qu'on soupçonnait d'être impuissant :

*Son membre, plus mollassé que la tige d'une bette,
Ne s'est jamais dressé jusqu'au milieu de sa tunique.*

Catulle [10],
LXVII, vv.
21-22.

Trois ou quatre jours après ses noces, il eut, pour se justifier, la hardiesse de jurer «l'avoir fait vingt fois» la nuit précédente, ce qu'on utilisa pour prouver qu'il ignorait tout de la chose, et faire annuler son mariage. En fin de compte, prétendre «être froide et virginale» n'est rien dire qui vaille, car il n'y a ni continence ni vertu si nulle tentation ne vient tirer en sens contraire.

76. «Cette tentation existe», faut-il dire au contraire, «mais je ne suis pas prête à me rendre.» Même les saints parlent ainsi. Je parle de celles qui se vantent à bon escient de leur froideur et de leur insensibilité, et qui veulent être crues sur le sérieux de leur visage. Car quand il s'agit d'un visage de convention, où les yeux démentent les paroles, et avec le jargon de leur état, qui dit tout le contraire de ce qu'il veut dire, je trouve cela plaisant. Je suis fort attaché à la sincérité et à la franchise ; mais on n'y peut rien : si la vertu n'est pas complètement sotté ou infantile, elle est inepte, et convient fort peu aux dames dans leurs relations amoureuses ; elle dévie aussitôt vers l'impudence. Leurs artifices et leurs grimaces ne trompent que les sots : le mensonge y est à la place d'honneur : c'est un détour qui conduit à la vérité, mais par une fausse porte.

77. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, qu'attendons-nous d'elles ? Des actes ? Il en est beaucoup qui échappent à toute communication extérieure, et par lesquels la chasteté peut être mise à mal.

Martial [46],
VII, 61, v. 6.

Elle fait souvent ce qu'elle fait sans témoins.

Et les actes que nous craignons le moins sont peut-être les plus à craindre : leurs muets péchés sont les pires.

Martial, [46]
VI, 7, v. 6.

Je trouve moins choquante une courtisane qui agit sans détours.

Saint
Augustin [5],
I, XVIII.

78. Il est des actes qui, sans impudeur, peuvent perdre leur caractère pudique, et qui plus est, à l'insu des femmes elles-mêmes. « *Il est arrivé qu'une sage-femme, en vérifiant à la main la virginité d'une jeune fille, soit par maladresse, soit par méchanceté, soit par malheur, l'ait déflorée.* » Telle a supprimé sa virginité pour l'avoir cherchée ; telle autre en s'en amusant, l'a mise à mal.

79. Nous ne saurions fixer des limites précises aux actions que nous leur défendons. Il nous faut formuler nos lois en des termes généraux et vagues. L'idée même que nous nous faisons de leur chasteté est ridicule, car parmi les exemples extrêmes que j'ai pu connaître, je peux citer Fatua, femme de Faunus⁵⁶, qui ne se montra jamais à un mâle, quel qu'il fût, après ses noces, et la femme de Hiéron⁵⁷ qui ne s'apercevait pas que son mari sentait mauvais, parce qu'elle pensait qu'il s'agissait là d'un trait commun à tous les hommes. Il faudrait donc en somme qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire !

80. Or il faut bien admettre que le point crucial du jugement que l'on peut porter sur ce devoir réside essentiellement dans la volonté. On connaît des maris qui ont supporté cet accident conjugal, non seulement sans adresser reproches ni offenses à leurs femmes, mais avec une étonnante estime et reconnaissance de leur vertu. Ce fut le cas pour cette femme qui préférait son honneur à sa vie, et qui l'a sacrifié au désir enragé d'un ennemi mortel, pour sauver la vie de son mari, faisant ainsi pour lui ce qu'elle n'eût certainement jamais fait pour elle-même. Ce n'est pas ici le lieu de multiplier ces exemples : ils sont élevés et trop riches pour être présentés dans ce chapitre ; gardons-les pour un endroit qui leur conviendra mieux.

56. Cf. supra, p. 98, note 44.

57. Anecdote tirée de Plutarque [73] *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis.*

81. Mais pour prendre des exemples d'un éclat plus ordinaire, n'y a-t-il pas tous les jours des femmes qui se prêtent à d'autres, simplement pour être utiles à leurs maris, et sur l'ordre exprès, et par l'entremise de ceux-ci ? Dans l'Antiquité, on connaît Phaulios l'Argien, qui offrit sa femme au roi Philippe par ambition ; et de même, par politesse, Galba, qui avait donné à souper à Mécène, voyant que sa femme et l'autre commençaient à s'envoyer des signes et des oeillades, se laissa glisser sur son coussin, faisant semblant d'être abruti de sommeil, pour favoriser leurs amours. Il l'avoua d'ailleurs d'assez bonne grâce, car à un moment donné, un valet ayant osé porter la main sur les vases qui étaient sur la table, il lui cria carrément : « Ne vois-tu pas coquin, que je ne dors que pour Mécène ? »

82. Telle femme a des mœurs légères, avec une volonté plus rigoureuse que cette autre dont la conduite semble mieux réglée. Nous en voyons qui se plaignent d'avoir été vouées à la chasteté avant d'avoir l'âge de raison ; mais j'en ai vu aussi se plaindre d'avoir été vouées à la débauche avant cet âge. Le vice des parents peut en être la cause, ou bien la nécessité, qui est une rude conseillère. Dans les Indes Orientales, où la chasteté est pourtant très recommandée, l'usage admettait qu'une femme mariée puisse se livrer à celui qui lui offrait un éléphant, et tirait de cela quelque gloire, pour avoir été estimée à un tel prix.

83. Phédon⁵⁸ le philosophe, de noble famille, choisit pour pouvoir vivre de prostituer sa jeunesse aussi longtemps qu'elle dura contre de l'argent, à qui en voulait, après la conquête de son pays d'Elide. Solon fut, dit-on, le premier qui, en Grèce, promulgua des lois donnant aux femmes la liberté d'assurer leur subsistance aux dépens de leur pudicité, coutume dont Hérodote dit qu'elle avait été admise auparavant déjà dans plusieurs autres Etats.

84. Et puis enfin, quel profit peut-on espérer de cette pénible inquiétude provoquée par la jalousie ? Car même s'il y a quelque chose de justifié dans cette passion, encore faudrait-il qu'elle nous

58. On connaît Phédon surtout à travers le dialogue éponyme de Platon, où celui-ci assiste Socrate dans ses derniers moments. La source de cette « anecdote » est bien entendu Diogène Laërce, [38] *Vie de Phédon*, II, 105. Aulu-Gelle y fait aussi allusion dans ses *Nuits Attiques* [6], II, 18. Mais on sait que Montaigne en prend à son aise avec ses sources.

emporte utilement. Or y a-t-il quelqu'un qui pense pouvoir être assez habile pour mettre les femmes sous clé?

Juvénal [35],
VI, vv.
347-348.

*Pose un verrou, fais-la garder – mais qui gardera les gardiens ?
Ta femme est rusée : c'est par eux qu'elle commencera...*

Comment ne trouveraient-elles pas une bonne occasion, dans un siècle aussi savant que le nôtre?

L'infidélité **85.** La curiosité est partout un vice, mais elle est pernicieuse ici. C'est folie que de vouloir connaître un mal pour lequel il n'est point de remède qui ne le fasse empirer ou le renforce, dont la honte est rendue publique et aggravée par la jalousie, et dont la vengeance atteint plus nos enfants qu'elle ne nous guérit. Vous vous desséchez et périssez en recherchant une preuve aussi difficile à établir. Combien pitoyables ont été ceux qui de mon temps y sont parvenus? Si l'informateur ne propose pas en même temps son aide et un remède à l'affaire, ce n'est plus qu'une nouvelle injurieuse et qui mérite plus un coup de poignard qu'un simple démenti. On ne se moque pas moins de celui qui est incapable de régler l'affaire que de celui qui en ignore tout. La marque du cocuage est indélébile : une fois apposée sur quelqu'un, elle y demeure toujours. Le châtiment la fait encore plus ressortir que la faute elle-même. Joli travail que d'arracher nos malheurs intimes à l'ombre et au doute pour les trompeter sur les tréteaux de la tragédie! Ce sont des malheurs qui ne font souffrir que par le récit qu'on en fait. Car on ne dit pas « bonne épouse » et « bon mariage » quand cela est vrai, mais quand on veut éviter d'en parler. Il faut être assez malin pour savoir éviter cette pénible et inutile connaissance. Les Romains avaient coutume, quand ils revenaient de voyage, d'envoyer un messenger avant eux, dans leur maison, pour avertir leurs femmes de leur arrivée et ne pas les surprendre à l'improviste. Et c'est aussi la raison pour laquelle, dans un certain pays on a institué la coutume de faire ouvrir le « passage » à l'épousée par un prêtre, le jour des noces, pour éviter au marié d'avoir des doutes et de chercher à savoir, lors du premier essai, si elle vient à lui vierge ou blessée par l'amour d'un autre⁵⁹.

59. Source : F. Gomara *Histoire Générale des Indes*, [23] III, xxix, f° 252.

86. On jase à votre propos? Je connais cent honnêtes hommes trompés, honorablement, et sans déshonneur. On en plaint un galant homme, on ne l'estime pas moins pour cela. Faites en sorte que votre vertu étouffe votre infortune ; que les gens de bien en maudissent la cause, que celui qui vous offense tremble rien que d'y penser. Et puis enfin : de qui ne dit-on cela, du plus petit jusqu'au plus grand?

*Jusqu'au général qui commanda tant de légions,
Et qui valait bien mieux que toi à tant d'égards, coquin!*

D'après
Lucrèce [43]
III, vv. 1039
et 1041.

87. Puisque tu vois qu'on dénigre ainsi tant d'hommes en ta présence, pense bien qu'on ne t'épargne pas non plus ailleurs. Mais les dames elles-mêmes s'en moqueront? Et de quoi se moquent-elles de nos jours plus volontiers, si ce n'est d'un mariage paisible et bien assorti? Chacun de vous a fait cocu quelqu'autre ; or la Nature est toute entière faite de choses du même genre, de compensations et de vicissitudes. La fréquence de cet accident doit forcément en avoir atténué l'aigreur : le voilà bientôt devenu une coutume!

88. Douleureuse épreuve que celle qui est, de plus, incommunicable :

*Car le sort nous refuse même des oreilles pour écouter
nos plaintes.*

Catulle [10],
LXIV, v. 170.

À quel ami en effet oserez-vous confier vos doléances? S'il ne s'en amuse pas, il pourra les prendre comme instructions et indications lui permettant de prendre part à la curée!

89. Les gens sages tiennent secrètes les amertumes du mariage tout comme ses douceurs. Et parmi toutes les propriétés importunes de cette condition, celle-ci est la plus importante pour qui est bavard comme je le suis : c'est que la coutume rend indécent et nuisible le fait de communiquer à quiconque tout ce que l'on sait et que l'on ressent.

90. Ce serait du temps perdu que de leur donner même un simple conseil pour les détourner de la jalousie : leur nature profonde est tellement imprégnée de soupçon, de vanité et de curiosité, qu'il ne faut pas espérer les guérir par la voie normale. Elles se rattrapent souvent de ce défaut gênant par une forme de

santé bien plus redoutable que n'est la maladie elle-même. Car de la même façon qu'il y a des enchantements qui ne retirent le mal de l'un que pour le reporter sur un autre, elles rejettent ainsi volontiers leur fièvre sur leurs maris quand elles s'en défont. Mais à dire vrai toutefois, je ne sais si l'on peut supporter de leur part quelque chose de pire que la jalousie : c'est la plus dangereuse de leurs façons d'être, comme est la tête par rapport aux membres. Pittacos disait que chacun avait sa faiblesse, et que la sienne était la mauvaise tête de sa femme ; sans cela, il s'estimerait en tous points heureux. Il faut que ce soit un bien grave malheur, pour qu'un personnage si juste, si sage et si vaillant en ait la vie complètement gâchée. Que pouvons-nous donc faire, nous autres pauvres petits hommes ?

91. Le Sénat de Marseille eut raison de faire droit à la requête de celui qui demandait la permission de se suicider pour échapper aux furies de sa femme⁶⁰, car c'est là un mal dont on ne guérit jamais qu'en supprimant la partie atteinte, et qui n'a d'autre solution possible que la fuite ou la souffrance, bien que toutes deux soient très difficiles.

92. Il s'y connaissait, ce me semble, celui qui a dit qu'un bon mariage ne pouvait se faire qu'entre une aveugle et un sourd.

93. Prenons garde aussi que la grande violence que nous leur imposons ne produise deux effets contraires à ce que nous recherchons, à savoir : qu'elle n'aiguise l'ardeur des amoureux et ne rende les femmes plus faciles à se rendre. Car pour le premier point, en faisant monter le prix de la place, nous faisons également monter le prix et le désir de sa conquête. Ne serait-ce pas Vénus elle-même, qui aurait ainsi habilement relevé la valeur de sa marchandise, en tournant les lois à son avantage, sachant bien que l'amour ne serait qu'une sottise distraction si l'on ne le faisait valoir par l'imagination et la rareté ? C'est la sauce qui donne sa saveur à la chair du porc, et en fait des mets différents, comme le disait l'hôte de Flaminius⁶¹. Cupidon est un dieu cruel : il s'amuse à lutter contre la dévotion et la justice ; il se fait une

60. Cette histoire est tirée du *Courtisan* de Castiglione [9] III, xxiv.

61. Plutarque [73], *Les dictes notables des anciens Roys*. Le consul Flaminius s'était émerveillé de voir tant de sortes de venaison sur la table, et son hôte lui apprit que tout n'était que viande de porc assaisonnée de diverses façons.

gloire d'avoir une puissance qui heurte toute autre puissance, et que toutes les autres règles cèdent devant les siennes.

Il recherche sans cesse l'occasion de commettre un péché.

Ovide [57],
IV, I, v. 34.

94. Quant au second point, ne serions-nous pas moins cocus si nous avions moins de crainte de l'être? C'est que la complexion des femmes est ainsi faite que leur défendre quelque chose les y incite et les y pousse.

*Si vous voulez, elles refusent; refusez-vous, elles vous veulent.
Suivre la voie normale est une honte pour elles.*

Térence [94],
L'eunuque,
IV, 8, v. 43.

95. Quelle meilleure interprétation trouver à l'histoire de Messaline? Au début, elle trompa son mari en cachette, comme cela se fait d'ordinaire; mais il était si stupide qu'elle menait ses frasques trop facilement, et elle abandonna soudain cette façon de faire: la voilà qui se met à faire l'amour à découvert, s'afficher avec ses amants, les entretenir et leur accorder ses faveurs à la vue de tous. Elle voulait qu'il en fût atteint. Mais comme cet animal n'en était pas éveillé pour autant, et que cette trop grande facilité rendait ses plaisirs mous et fades, parce qu'il semblait qu'il les autorisait et même les légitimait, que fit-elle? Elle, femme d'un empereur en bonne santé et bien vivant, la voilà qui se marie un jour que celui-ci était hors de la ville, à Rome, sur le théâtre du monde, en plein midi, par une fête et cérémonie publiques, avec Silius, son amant de longue date. On eût pu croire qu'elle allait se calmer, à cause de la nonchalance de son mari. Ou bien qu'elle cherchait un autre mari qui aiguïait ses sens par sa jalousie, et qui, en lui résistant, l'incitait à la trahir? La première difficulté qu'elle rencontra fut aussi la dernière. La bête s'éveilla en sursaut. On a souvent de mauvaises surprises avec ces lourdauds endormis: j'ai vu, par expérience, qu'une tolérance extrême, quand elle vient à se dénouer, produit des vengeances plus féroces, car, en s'enflammant d'un coup, la colère et la fureur ne font plus qu'une seule et même charge qui explose d'un seul coup.

Messaline

... et lâchent complètement la bride à leur fureur.

Virgile [97],
XII, v. 499.

Il la fit mourir, avec un grand nombre de ceux qui étaient de connivence avec elle, jusqu'à celui qui n'y était pour rien, mais qu'elle avait amené à son lit à coups de fouet!

96. Ce que Virgile dit de Vénus et de Vulcain, Lucrèce l'avait dit plus à-propos⁶² d'une partie de plaisir secrète entre elle et Mars.

Lucrèce [43],
vv. 32 sq.

*... souvent, Mars, Dieu puissant des armes,
Vient se réfugier dans tes bras,
Et là, vaincu par la blessure d'un éternel amour,
Il te contemple, la tête renversée sur ton sein
Et son âme demeure suspendue à tes lèvres.
Alors, ô déesse, quand penchée sur lui,
Tu l'enveloppes de tes caresses, Laisse tomber à son oreille
Quelques douces paroles.*

97. Quand je rumine ces « *rejecit, pascit, inhians, molli, fovet, medullas, labefacta, pendet, percurrit* »⁶³, et cette noble « *circunfusa* », mère du gracieux « *infusus* », j'éprouve du dédain pour ces menues pointes et jeux verbaux que l'on a fait par la suite. Pour ces gens-là, point n'était besoin de subtiles rencontres de mots : leur langage était dense, et plein d'une vigueur naturelle et constante, tout y était épigramme, non seulement la chute – la queue, mais aussi la tête, la poitrine et les pieds. Rien qui trahisse l'effort, rien de traînant : tout y progresse d'un pas égal. « *L'ensemble y est viril, ils ne sont pas occupés à conter fleurette.* » Il ne s'agit pas d'une molle éloquence, sans rien qui choque, elle est nerveuse et ferme, elle ne plaît pas seulement : elle comble et ravit, et particulièrement les meilleurs esprits. Quand je vois ces belles formes d'expression, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, mais que c'est bien penser. C'est la vigueur de la pensée qui élève et amplifie les paroles. « *C'est du cœur que vient l'éloquence.* » Nos contemporains appellent « jugement » ce qui n'est que langage, et « bons mots » les richesses d'esprit.

Sénèque [84]
XXXIII.

Quintilien
[78] X, VII,
15.

98. Ce que montrent les bons auteurs n'est pas tant le fruit de la dextérité de la main que de la vive empreinte qu'ils en

62. Montaigne indique en effet au début de ce chapitre que les vers de Virgile qu'il cite conviendraient mieux à des amants qu'à des époux (§ 30 : «... nous peint Vénus bien émoustillée pour une épouse »).

63. Sauf à donner une plate traduction littérale des vers cités, il n'est guère possible de donner ici l'équivalent exact de ces mots (certains proviennent d'ailleurs de la citation de Virgile du § 29). Ce que Montaigne souligne ici, c'est leur force – du moins à son avis.

ont dans l'esprit. Gallus⁶⁴ parle simplement parce qu'il conçoit simplement. Horace ne se contente pas d'une expression superficielle qui le trahirait ; il voit plus clair et plus loin à l'intérieur des choses, son esprit furette et fouille d'un bout à l'autre du magasin des mots et des figures de style pour exprimer ce qu'il veut : il lui en faut d'autres que celles qu'on emploie d'ordinaire, parce que ce qu'il conçoit est hors de l'ordinaire. Plutarque dit qu'il apprit la langue latine par les choses elles-mêmes. Et il en est ici de même : le sens éclaire et produit les mots, qui ne sont plus de vent, mais de chair et d'os, et qui signifient plus qu'ils ne disent. Les écrivains médiocres sentent bien cela. Ainsi, moi, en Italie, je disais ce que je voulais dans les conversations courantes ; mais dans les entretiens sérieux, je n'eusse pas osé me fier à un idiome que je ne maniais ni ne dominais suffisamment, au-delà de son usage ordinaire. Dans ces cas-là, je veux pouvoir y mettre vraiment du mien.

*La langue et
son usage*

99. Le maniement de la langue, l'emploi qu'en font les beaux esprits, lui donnent de la valeur. Non pas tant en innovant qu'en lui demandant des services plus vigoureux et plus variés, en la développant et l'assouplissant. Ils ne lui fournissent pas de mots, mais ils en enrichissent les leurs, affirment et renforcent leur signification et leur usage ; ils lui enseignent des mouvements inhabituels, mais avec prudence et ingéniosité. Et nombreux sont les écrivains français d'aujourd'hui qui montrent à quel point cela n'est pas donné à tout le monde ! Ils sont assez hardis et méprisants pour ne pas suivre la voie commune, mais leur manque d'invention et de discernement les perd. On ne trouve en eux qu'une misérable affectation d'étrangeté, des travestissements froids et absurdes qui, au lieu de l'élever, abaissent leur propos. Ils se complaisent dans la nouveauté, et peu leur importe l'effet produit : pour employer un mot nouveau, ils abandonnent le mot ordinaire, qui était pourtant plus fort et plus vif.

100. Notre langue ne manque pas d'étoffe, mais un peu de façon. Certes, il n'est rien que l'on ne puisse faire avec le jargon de nos chasses et de nos guerres, qui est un terreau généreux, à qui l'on peut emprunter beaucoup ; et les expressions, comme les plantes, se trouvent fortifiées et améliorées quand on les trans-

64. Poète élégiaque et homme de guerre, qui fut l'ami d'Auguste.

plante. Je trouve donc la matière de notre langue abondante, mais pas assez souple ni vigoureuse : elle s'affaisse généralement sous une pensée puissante. Si vous allez d'une allure soutenue, vous sentez fréquemment qu'elle s'affaiblit sous vous, qu'elle fléchit, et qu'à défaut d'elle, le latin se présente pour vous secourir, ou le grec pour d'autres. Nous percevons difficilement la force des mots que nous utilisons, parce que leur grâce en a été en quelque sorte avilie et rendue banale par un usage fréquent. De même que dans le langage populaire, on trouve des tournures et des métaphores excellentes dont la couleur a été ternie par un usage trop courant. Mais cela n'ôte rien à leur parfum, pour ceux dont le nez est bon, et n'enlève rien à la gloire des auteurs anciens qui, comme on peut le penser, ont été les premiers à mettre ces mots en valeur.

101. Les sciences traitent les choses trop finement, d'une façon artificielle et différente de celle qui nous est commune et naturelle. Mon page fait l'amour et comprend ces choses-là. Mais lisez-lui Léon l'Hébreu⁶⁵ et Marsile Ficin⁶⁶ : on y parle de lui, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait – et il n'y entend rien. Je ne reconnais pas chez Aristote la plupart de mes actions ordinaires. Elles ont été recouvertes et revêtues d'une autre robe – à l'usage de l'École. Que Dieu veuille qu'ils aient bien fait ! Mais si j'étais du métier, je rendrais l'art aussi naturel qu'ils rendent la Nature artificielle. Et laissons là Bembo et Equicola⁶⁷.

102. Quand j'écris, je préfère me passer de la compagnie et du souvenir des livres, de peur qu'ils n'interrompent le fil de ma pensée. Et d'autant que, à la vérité, les bons auteurs me découragent et me font honte. Je fais volontiers comme ce peintre qui, ayant médiocrement représenté des coqs, défendait à ses va-

65. Rabbin portugais qui a composé des dialogues d'amour dans le style platonicien. Selon P. Villey, Montaigne aurait possédé un exemplaire de son livre.

66. Marsilio Ficino, dit Marsile Ficin. Humaniste italien mort en 1499. Il fit notamment des traductions de Platon et de Plotin. Il fut pour beaucoup dans une sorte de version christianisante du platonisme. Montaigne s'en est abondamment servi.

67. Pierre Bembo eut d'abord une vie très profane avant d'être nommé cardinal en 1539. Montaigne pense certainement ici à ses dialogues d'amour (*Gli asolani*), traduits en français en 1545 et qui eurent beaucoup de succès, puisqu'ils furent réimprimés. Quant à Equicola, il avait écrit un traité intitulé *Della natura d'amore*, traduit en 1584.

lets de ne laisser entrer en sa boutique aucun coq véritable. J’aurais plutôt besoin, pour me donner un peu de lustre, de faire comme le musicien Antinonydès : quand il avait à se produire, il s’arrangeait pour qu’il y eût avant ou après lui quelques autres chanteurs très mauvais.

103. Mais il m’est plus difficile de me défaire de Plutarque : il est si universel et si complet qu’en toute occasion, quelque sujet extravagant que vous ayez choisi, il s’insère dans votre travail, et vous tend une main secourable et inépuisable par les richesses et les embellissements qu’elle vous offre. Cela me contrarie d’être, à mon tour, aussi exposé au pillage de ceux qui le fréquentent⁶⁸. Je ne peux le mettre à mon menu, si peu que ce soit, sans en retirer quelque chose, aile ou cuisse !

104. Pour ce que je veux faire, il me va aussi bien d’écrire chez moi, dans un pays sauvage où personne ne peut m’aider ni me corriger, où je ne fréquente personne qui comprenne le latin qu’il récite dans ses prières, et encore moins le français. J’aurais fait mieux ailleurs, mais l’ouvrage eût été moins le mien, et sa finalité principale, sa réussite, c’est d’être exactement le mien. Je pourrais corriger une erreur accidentelle, comme j’en fais souvent parce que je cours sans faire attention ; mais les imperfections qui sont courantes et constantes chez moi, ce serait une trahison que de les enlever ! Quand on me dit – ou quand je me dis à moi-même : « Tu abuses des images. Voilà un mot qui sent la Gascogne. Voilà une expression risquée (et je n’en rejette aucune de celles qui s’entendent dans les rues de France, car ceux qui croient combattre l’usage par la grammaire sont des plaisantins !) Ou encore : voilà un discours qui n’a pas de sens. Voilà un raisonnement paradoxal. Un autre qui ne tient pas debout. Tu t’amuses souvent, on peut croire que tu dis pour de bon ce que tu dis pour rire. » Je réponds : « oui, mais je corrige les fautes d’inadvertance, pas celles qui me sont habituelles. N’est-ce pas ainsi que je parle en tout lieu ? Est-ce que je ne me représente pas sur le vif ? Cela suffit ! J’ai fait ce que j’ai voulu faire. Tout le monde me reconnaît dans mon livre, et mon livre se reconnaît en moi. »

*Rester
soi-même*

68. Sous-entendu : « j’ai tant pris chez Plutarque que ceux qui le citent peuvent sembler avoir pris leurs citations chez moi. »

105. J'ai une propension naturelle à imiter, à «singer» : quand je me mêlais de faire des vers (et je n'en fis jamais qu'en latin), ils trahissaient de toute évidence le poète que j'avais lu dernièrement. Et dans mes premiers *Essais*, certains sentent un peu trop l'emprunt. À Paris, j'emploie un autre langage qu'à Montaigne. Celui que je regarde avec attention m'influence facilement. Ce que j'observe de près, je m'en empare, que ce soit une attitude idiote, une méchante grimace, une façon de parler ridicule... Et les défauts encore plus, car ils piquent ma curiosité, ils s'accrochent à moi, et je dois me secouer pour leur faire lâcher prise. On m'a vu plus souvent jurer par imitation que par naturel.

Les singes

106. Une imitation peut être meurtrière, comme celle à laquelle se livrèrent les singes horribles par leur taille et leur force que rencontra le roi Alexandre dans certaines contrées des Indes. Il eût été difficile d'en venir à bout autrement ; mais ils en fournirent l'occasion par leur inclination à refaire tout ce qu'ils voyaient. Car les chasseurs eurent l'idée de tirer parti de cette disposition en mettant leurs chaussures devant avec force nœuds à leurs lacets, en se mettant sur la tête et autour du cou des nœuds coulants, et en faisant semblant de se mettre de la glu sur les yeux. C'est ainsi que ces pauvres bêtes périrent du fait de leur propension naturelle à l'imitation : ils s'engluaient les yeux, s'enchevêtraient les membres, et se garrottaient eux-mêmes. L'autre faculté, celle de représenter astucieusement et volontairement les gestes et les paroles d'un autre, si elle apporte souvent du plaisir et de l'admiration, on ne la trouve pas chez moi, pas plus que dans une souche. Quand je jure à ma façon, c'est seulement par Dieu, qui est le plus direct de tous les serments. On raconte que Socrate jurait par le chien, Zénon par l'interjection qui sert aujourd'hui aux italiens : Cappari⁶⁹, et Pythagore par l'eau et l'air.

107. Je suis si enclin à recevoir sans y penser ces impressions superficielles, que si j'ai à la bouche trois jours de suite

69. Il s'agirait de l'arbrisseau qui donne les câpres. Dans l' « exemplaire de Bordeaux », on ne peut lire qu'une partie de ce qui a été ajouté à la main en bas de la page : «...interjection qui fut donnée aux... » du fait de la rognure malencontreuse faite par le relieur. Les éditions donnent toutes ici la version de 1595 «... interjection, qui sert à cette heure aux italiens, Cappari ». D. M. Frame quant à lui indique en note ([27] p. 667) « Montaigne [...]first wrote "les capres" then changed it to "cappari". » Je me demande où il a pu trouver cela ?

Sire, ou *Altesse*, huit jours après, les voilà qui m'échappent, à la place de *Excellence* ou *Seigneurie*. Et ce que j'aurai dit un jour en plaisantant et me moquant, je le dirai le lendemain sérieusement. C'est ce qui fait que, dans ce que j'écris, j'adopte plus difficilement les arguments des sujets rebattus, de peur de les traiter aux dépens d'autrui. Tous les sujets sont bons pour moi : une mouche me suffit. Et Dieu veuille que celui que j'ai maintenant en mains n'ait pas été choisi du fait d'une volonté aussi frivole ! Et si je commence par celui qui me plaît, c'est qu'ils sont tous enchaînés les uns aux autres.

108. Mon esprit me déplaît en ceci qu'il tombe généralement à l'improviste et quand je le désire le moins, dans les rêveries les plus folles et les plus agréables, qui s'évanouissent soudain car je n'ai rien sur le moment pour les noter : quand je suis à cheval, à table, au lit, mais surtout à cheval, où ce genre d'entretiens avec moi-même sont les plus conséquents. Quand je tiens un discours à des gens, je suis assez sensible au silence et à l'attention que l'on me prête : celui qui m'interrompt m'arrête net. Quand on est en voyage, les difficultés du chemin coupent la conversation ; mais il faut ajouter à cela que je voyage la plupart du temps sans compagnie capable de suivre ces entretiens de façon suivie, et j'en profite donc pour m'entretenir avec moi-même. Il en est alors comme quand je rêve et que je confie ces rêves à ma mémoire (car souvent je sais en rêve que je rêve) : le lendemain, si je me représente bien leur coloration, gaie ou triste, ou surprenante, ce qu'ils étaient exactement, par contre, plus je m'efforce de le retrouver, et plus je l'enfonce dans l'oubli. De la même façon, dis-je, il ne me reste en mémoire qu'une vaine image des réflexions qui me viennent fortuitement à l'esprit, et juste ce qu'il faut pour que je me ronge et m'agace à les rechercher, inutilement.

109. Mais laissons maintenant les livres de côté, et parlons plus matériellement et plus simplement : je trouve en fin de compte que l'amour n'est rien d'autre que la soif de la jouissance que l'on peut tirer de l'objet désiré ; et que Vénus n'est rien d'autre que le plaisir que l'on a de décharger ces parties-là, comme celui que la Nature nous procure en en soulageant d'autres, plaisir qui devient vicieux par son excès ou manque de retenue. Pour Socrate, l'amour est un désir de génération par l'entremise de la beauté. Je considère souvent la ridicule titillation

Méditer à cheval

L'amour physique

due à ce plaisir, les mouvements absurdes, écervelés et irréfléchis qu'il provoque chez Zénon et Cratippe, cette rage incontrôlée, ce visage enflammé de fureur et de cruauté, au moment le plus doux de l'acte d'amour, et puis cette attitude grave, sévère et extatique qui accompagne un acte aussi fou... Je vois aussi comment nos délices et nos ordures sont logées pêle-mêle ensemble, comment la suprême volupté s'accompagne de quelque chose de trouble et de plaintif, une sorte de douleur : alors je me dis que Platon a raison de déclarer que l'homme a été fait par les Dieux pour leur servir de jouet,

Claudien,
[21], I, 24.

Quelle cruelle manière de jouer !

et que c'est pour se moquer de nous que la Nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune aussi ; pour nous rendre égaux, et assimiler par là les fous et les sages, les bêtes et nous. L'homme le plus réfléchi et le plus sage, quand je l'imagine dans cette posture, je le tiens pour un farceur de faire le sage et le réfléchi : quand le paon voit ses pieds, son orgueil s'évanouit :

Horace [29],
I, 1, v. 24.

Rien n'interdit de dire la vérité en riant.

Quelqu'un a dit : ceux qui, au milieu des distractions, ne tolèrent pas les opinions sérieuses, font comme celui qui craint d'adorer la statue d'un saint si elle n'a pas de vêtements.

110. Nous mangeons et buvons comme les animaux, et ce ne sont pourtant pas des actions qui empêchent notre esprit de remplir son office ; nous y conservons l'avantage que nous avons sur eux. Mais celle-là asservit toute pensée sous son joug ; elle abrutit et abêtit par son impérieuse autorité toute la théologie et la philosophie que l'on trouve chez Platon, qui ne s'en plaint même pas. Dans toute autre circonstance, vous pouvez conserver quelque décence ; toutes les autres activités tiennent compte des règles de bienséance ; celle-là ne peut s'imaginer autrement que vicieuse ou ridicule. Essayez donc de lui trouver une façon de procéder sage et mesurée ! Alexandre disait qu'il se rendait compte qu'il était mortel à cause de cela et du sommeil : dormir étouffe et bloque les facultés de l'esprit, l'acte d'amour les absorbe et les dissipe aussi. Il est certain que ce n'est pas seulement le signe de notre corruption originelle, mais aussi de notre inanité et de notre difformité.

111. D'un côté la Nature nous y pousse, ayant attaché à ce désir la plus noble, la plus utile et la plus plaisante de toutes ses fonctions ; mais d'autre part elle nous laisse l'accuser et la fuir, comme quelque chose d'indécent et de contraire à l'honnêteté, elle nous en fait rougir et recommander l'abstinence ! Ne sommes-nous pas bien bêtes, de nommer bestiale l'opération qui nous crée ?

112. Dans leurs religions, les peuples ont adopté bien des institutions semblables, comme les sacrifices humains, les luminaires, les encens, les jeûnes, les offrandes, et notamment : la condamnation de l'acte en question. Toutes les opinions convergent là, sans parler de la circoncision⁷⁰, qui est d'un usage si répandu. Nous avons peut-être raison de nous reprocher de créer quelque chose d'aussi sot que l'homme, d'appeler « honteux » cet acte, et « honteuses » les parties qui servent à cela (et à l'heure qu'il est, les miennes sont carrément honteuses [et même piteuses] !⁷¹). Les Esséniens dont parle Pline se sont maintenus sans nourrices et sans emmailloter les bébés, pendant plusieurs siècles, grâce à l'afflux des étrangers qui, attirés par leur bonne humeur, venaient sans cesse se joindre à eux. Ainsi un peuple tout entier a pris le risque de disparaître, plutôt que s'exposer aux embrassements féminins⁷², de mettre fin à la lignée des hommes plutôt que d'en fabriquer un.

On dit que Zénon ne connut de femme qu'une seule fois dans sa vie, et que ce fut par politesse, pour ne pas avoir l'air de dédaigner trop obstinément le sexe.

113. On évite de voir naître l'homme, et on accourt pour le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ vaste et en pleine lumière ; pour le construire, on se cache dans un coin obscur, et le plus resserré possible. C'est un devoir de se cacher⁷³

Naître et mourir

70. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », les mots « des circoncisions » sont barrés et remplacés par « du tronçonnement du prepuce qui en est une punition ». L'édition de 1595, qui ignore cette correction, dériverait donc d'une copie quelque peu antérieure ?

71. Le texte de 1595 escamote les mots « *et peneuses* », qui font partie de l'ajout manuscrit de l'« exemplaire de Bordeaux ».

72. La secte des Esséniens était formée de communautés vivant aux environs de la mer Morte, et la plupart s'abstenaient du mariage, d'après Hérodote.

73. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », les mots « et rougir » ont été ajoutés à la main. Ils ne figurent pas dans le texte de 1595.

pour le faire ; c'est une gloire et une source de vertus que de savoir le défaire. Dans un cas, c'est un méfait, et dans l'autre un bienfait. Aristote dit en effet que, selon une expression de son pays, rendre quelqu'un meilleur c'est le tuer.

114. Les Athéniens, pour déconsidérer ensemble ces deux sortes d'acte, ayant à purifier l'île de Délos, et à se justifier envers Apollon, défendirent à la fois les enterrements et les mariages dans l'enceinte de cette île.

*Nous sommes honteux de nous-mêmes.*⁷⁴

115. Il y a des peuples chez qui l'on se cache pour manger. Je connais une dame, et parmi les plus grandes, qui pense également qu'il est déplaisant de se montrer en train de mâcher, que cela nuit grandement à la grâce et à la beauté des femmes, et qui n'aime guère se présenter en public quand elle a faim. Je connais aussi un homme qui ne peut supporter de voir les autres manger, ni qu'on le voie lui-même ; et il fuit la présence des autres plus encore quand il se remplit que... quand il se vide.

116. Dans l'empire du Grand Turc, il y a un grand nombre d'hommes qui pour se montrer supérieurs aux autres ne se laissent jamais observer quand ils prennent leurs repas ; qui n'en font qu'un par semaine ; qui se déchiquettent et se font des balafres sur la face et les membres ; qui ne parlent jamais à personne. Ce sont des fanatiques, qui pensent honorer leur nature en se dénaturant : qui croient s'estimer mieux en se méprisant et s'améliorer en se détruisant.

117. Quel monstrueux animal que l'homme, qui se fait horreur à lui-même, qui renie ses plaisirs, et se considère comme malheureux ! Il est des hommes qui dissimulent leur vie,

Et pour l'exil abandonnent leur maison et leur doux intérieur

et la dérobent à la vue des autres ; qui fuient la santé et l'allégresse comme si c'étaient des façons d'être hostiles et dommageables. Non seulement bien des sectes, mais plusieurs peuples

74. Térence, *Phormion*, I, 3, v. 20. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », ce vers était suivi de « Nous accusons en mille choses, les conditions de nostre estre. » Cette phrase a été barrée et remplacée à la main par : « *Nous estimons vice nostre estre.* » L'édition de 1595 n'a pas repris cette correction.

aussi maudissent leur naissance et bénissent leur mort. Il en est chez qui le soleil est détesté, et les ténèbres sont adorées⁷⁵.

118. Nous ne sommes ingénieux que pour nous dénigrer⁷⁶ ! C'est là le véritable gibier que poursuit, de toutes ses forces, notre esprit, cet outil dangereux quand il est dérégulé !

Qu'ils sont malheureux, ceux qui se font un crime de leurs joies !

Pseudo-Gallus[47], I, v. 108.

Oui, pauvre homme, tu as assez de misères inévitables sans les augmenter encore par celles de ton invention!⁷⁷ Tu es assez malheureux par ta condition naturelle sans l'être par tes artifices. Tu as bien assez de tes laideurs réelles et naturelles sans t'en forger d'imaginaires. Trouves-tu donc que tu sois trop heureux, si seulement la moitié de ton bonheur ne te contrarie pas?⁷⁸ Penses-tu que tu en aies fini avec toutes les tâches que la Nature te propose, et qu'elle soit oisive si tu ne te trouves de nouvelles obligations ? Tu ne crains pas d'offenser ses lois universelles et indiscutables, et tu te cramponnes aux tiennes, partiales, et imaginaires ; plus elles sont particulières, incertaines, et discutables, plus tu leur consacres tes efforts. Les règles de ta paroisse t'attachent ; celles du monde ne te touchent pas.⁷⁹ Regarde un peu les exemples qui illustrent cela : la vie en est pleine.

119. Les vers des deux poètes dont j'ai déjà parlé : Virgile et Lucrèce, en traitant de la lascivité aussi discrètement et de

Cacher pour montrer ?

75. Montaigne a peut-être puisé ces « usages » dans Hérodote [33] IV, 184, sauf la dernière dont on ne sait d'où il la tire. À moins qu'il ne l'ait inventée ?

76. Montaigne écrit « nous mal mener ». J'interprète cela comme « malmenner » à la suite de D. M. Frame [27] qui écrit : « in maltreating ourselves ». Traduire « pour mal nous diriger » comme A. Lanly [53] me semble trop faible.

77. Ce que Montaigne critique ici pourrait fort bien s'appliquer... à ce qu'il dit lui-même dans « l'Apologie », où l'homme est constamment rabaisé, dénigré.

78. Dans l'« exemplaire de Bordeaux », on lisait ici : « si ton aise ne te vient a desplaisir » (Si ton bonheur n'est pour toi un malheur). La rédaction de 1595 est moins claire.

79. La rédaction de 1595 (que je suis ici) diffère notablement ici de celle de la correction manuscrite que l'on peut lire dans l'« exemplaire de Bordeaux » : « *Les regles positives de ton invention t'ocupent et t'attachent et les regles de ta parroisse: celles de Dieu et du monde ne te touchent point* ». Ce changement de rédaction modifie considérablement le sens de la phrase – d'autant plus que cela conditionne également le sens de la phrase qui suit.

façon si réservée qu'ils le font, me semblent au contraire la révéler et la montrer de plus près. Les dames couvrent leurs seins d'une résille, les prêtres cachent beaucoup de choses sacrées, les peintres mettent des ombres dans leurs tableaux pour leur donner plus d'éclat, et l'on dit que les effets du soleil et du vent sont plus pénibles à supporter quand ils sont indirects. L'Égyptien fit une sage réponse à celui qui lui demandait : « Que portes-tu là, caché sous ton manteau ? – Si je le cache sous mon manteau, c'est pour que tu ne saches pas ce que c'est. » Mais il y a certaines choses que l'on ne cache que pour mieux les montrer. Et voyez ce qu'en dit celui-là, plus clairement :

Ovide [59],
V, v. 24.

Et nue je l'ai serrée contre mon corps.

Il me semble alors qu'il me châtre. Quand Martial trousse Vénus à sa façon, il ne parvient pas à nous la montrer aussi complètement. Celui qui dit tout nous saoule et nous dégoûte. Celui qui hésite à s'exprimer nous donne plus à penser qu'il n'y en a en réalité. Il y a de la tromperie dans cette sorte de modestie, et notamment en nous entrouvrant, comme le font Virgile et Lucrèce, une aussi belle voie à notre imagination. L'acte d'amour et sa peinture doivent tous deux être comme dérobés.

120. Chez les Espagnols et les Italiens, l'amour est plus respectueux et plus craintif, plus minaudant et plus déguisé : cela me plaît. Je ne sais plus qui a dit, autrefois, qu'il aurait voulu avoir le gosier allongé comme le cou d'une grue, pour savourer plus longtemps ce qu'il avalait. Voilà qui convient encore mieux pour la volupté hâtive et trop rapide, et notamment pour les natures comme la mienne, qui ont le défaut de la précipitation. Pour arrêter sa fuite et en prolonger le préambule, entre les amants, tout est bon : une oeillade, une inclination, une parole, un signe. Ne ferait-il pas une belle économie, celui qui pourrait se contenter à dîner du fumet du rôti ? L'amour est une passion qui mêle à bien peu de réalité solide beaucoup de rêveries vaines et fiévreuses : il faut la payer et la servir de même. Apprenons aux dames à se faire valoir, à être sûres d'elles-mêmes, à nous amuser, à nous tromper. Nous mettons toujours nos assauts en premier : c'est bien là toujours l'impétuosité française ! Si elles distillent leurs faveurs et les dévoilent en détail, chacun de nous y trouvera quelque bout

de lisière, jusqu'en sa vieillesse misérable, selon sa valeur et son mérite.

121. Qui ne connaît la jouissance que dans la jouissance, qui ne gagne que s'il emporte tout, qui n'aime, à la chasse, que la prise – celui-là ne mérite pas de faire partie de notre école. Plus il y a de marches et de degrés à escalader, plus il y a de noblesse et d'honneur à parvenir au dernier siège. Nous devrions prendre plaisir à être ainsi conduits, comme dans un magnifique palais, par divers portiques et passages, par de longues et plaisantes galeries, en faisant mille détours. Cette façon de faire ajouterait à notre plaisir, car nous pourrions nous y arrêter, nous pourrions aimer plus longtemps. Sans l'espérance et sans le désir, le chemin à faire n'a plus d'intérêt. Elles ont tout à craindre de notre maîtrise sur elles et de notre entière possession : quand elles se sont rendues à la merci de notre fidélité et de notre constance, les voilà bien en danger, car ce sont là des vertus rares et difficiles. Et dès qu'elles sont à nous, nous cessons d'être à elles.

*Leurs violents désirs assouvis, ni les serments
Ni les promesses ne comptent plus.*

Catulle [10],
LXIV, 147.

122. Thrasonidès, jeune homme grec, fut, au contraire, tellement amoureux de son amour que, ayant gagné le cœur d'une maîtresse, il refusa d'en jouir pour ne pas amortir, rassasier, ni alanguir cette ardeur inquiète dont il se glorifiait et se nourrissait⁸⁰.

123. La cherté donne du goût à la nourriture. Voyez combien le cérémonial des salutations, si propre à notre société, abâtardit, par sa facilité, la grâce des baisers dont Socrate dit qu'ils sont si puissants et si dangereux pour voler nos cœurs. C'est une habitude déplaisante, et vexante pour les dames, d'avoir ainsi à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets dans sa suite, si déplaisant soit-il.

*A celui dont la barbe est raide, avec son nez de chien
d'où pendent des glaçons livides,
J'aimerais certes mieux cent fois baiser le c...*

Martial [46],
VII, xcvi, 10.

80. Montaigne arrange un peu un exemple tiré de la *Vie de Zénon*, de Diogène Laërce [38].

124. Nous-mêmes ne gagnons guère en cette affaire. Car le monde est ainsi fait que pour trois belles, il nous faut embrasser cinquante laides. Et pour un estomac sensible, comme en ont ceux de mon âge, un mauvais baiser est trop cher payer pour un bon.

125. En Italie, les hommes font la cour même aux femmes vénales, et jouent les amoureux transis auprès d'elles. Pour leur défense, ils prétendent qu'il y a des degrés dans le plaisir et que par leurs services amoureux, ils veulent obtenir les faveurs de celle qui a le caractère le plus difficile. Ces femmes ne vendent que leur corps, et la volonté, elle, ne peut être mise en vente : elle est trop libre et n'appartient qu'à elle-même. Ces hommes-là disent donc que c'est à la volonté qu'ils s'en prennent, et ils ont raison. C'est la volonté qu'il faut courtiser et amadouer. Imaginer qu'un corps puisse être mien sans affection est quelque chose qui me fait horreur. Et il me semble que cette fureur est un peu comme celle du garçon qui alla saillir⁸¹ par amour la belle statue de Vénus que Praxitèle avait faite ; ou celle de ce forcené d'égyptien, tout enflammé par le cadavre d'une morte qu'il était en train d'embaumer, et d'envelopper d'un suaire : il fut à l'origine de la loi, établie par la suite en Égypte et ordonnant que les corps des belles jeunes femmes et celles de bonne maison seraient gardés trois jours avant qu'on les remît entre les mains de ceux qui avaient la charge de leur enterrement. Periander fit encore bien pire : il étendit son affection conjugale, plus raisonnable et plus légitime, au contentement de Melissa, son épouse trépassée...

126. Ne pouvant autrement jouir d'Endymion, son mignon, la Lune l'endormit pour plusieurs mois, et trouva ainsi son compte avec un garçon qui ne se remuait qu'en rêve... Est-ce que cela ne relève pas d'une humeur lunatique de la Lune elle-même ?

127. Je dis donc qu'on aime un corps sans âme quand on aime un corps sans son consentement et sans qu'il le désire. Toutes les jouissances ne sont pas les mêmes : il y a des jouissances éthiques et languissantes ; et mille autres causes que la bienveillance peuvent nous obtenir cette faveur de la part des

81. Le texte de l'« exemplaire de Bordeaux » comportait ici apparemment « sallir », le premier « l » ayant été barré par un trait de plume. (Cf. <http://artfl.uchicago.edu/images/montaigne/0395.jpg>). Le texte de 1595 donne, lui : « saillir ». On ne peut accuser ici Marie de Gournay d'avoir corrigé le texte par prudence : « saillir » est de toute évidence plus « cru » !

dames. Ce n'est pas un témoignage d'affection : il peut contenir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont parfois que d'une fesse.

*Aussi impassibles que si elles préparaient l'encens et le vin...
Elles semblent absentes ou comme de marbre.*

Martial[46],
XI, 103, v. 12
XI, 59, v. 8.

128. J'en connais qui aiment mieux prêter cela que leur voiture, et qu'on ne peut connaître que par là. Il faut voir si votre compagnie leur plaît pour autre chose encore, ou pour cela seulement, comme avec un gros garçon de ferme, savoir à quel rang et à quel prix vous êtes estimé par elle,

*Si elle se donne à vous seul,
Si elle marque ce jour d'une pierre plus blanche.*

Catulle [10],
LXVIII, v.
147.

129. Et quoi encore? Mange-t-elle votre pain trempé dans la sauce d'une pensée plus agréable?

*C'est toi qu'elle tient dans ses bras,
Mais elle soupire après un autre.*

Tibulle [92],
I, 6, v. 35.

Et quoi? N'avons-nous pas vu, de nos jours, quelqu'un assouvir par cet acte une horrible vengeance, empoisonnant et tuant ainsi une honnête femme?

130. Ceux qui connaissent l'Italie ne seront pas étonnés si je ne cherche pas ailleurs des exemples sur ce sujet, car cette nation peut se dire la première du monde en la matière. On voit chez eux de belles femmes plus couramment que chez nous, et moins souvent de laides. Mais pour ce qui est des beautés rares et extraordinaires, j'estime que nous faisons jeu égal. Et j'ai le même point de vue concernant les esprits : ils ont beaucoup plus d'esprits de qualité moyenne, de toute évidence. La bêtise extrême y est plus rare, sans comparaison possible ; mais en fait d'âmes singulières et du plus haut niveau, nous ne leur cédon en rien. Si je voulais prolonger ce parallèle, je pourrais dire qu'en ce qui concerne la vaillance, au contraire, elle est chez nous très répandue et comme naturelle en comparaison de ce que l'on observe chez eux. Mais on la voit parfois, entre leurs mains, si totale, si extrême, qu'elle surpasse les exemples les plus grands que nous en ayons.

*L'amour à
l'italienne*

131. Il y a quelque chose qui cloche dans les mariages de ce pays-là. C'est que leur coutume fait ordinairement aux femmes

un sort si rude, comme celui d'une esclave, que la relation la plus lointaine avec un homme qui n'est pas de la famille est considérée comme aussi grave que la plus intime. Ce qui fait que tous les rapprochements ne sont jamais superficiels : puisque tout est pour elles compté au même prix, elles ont le choix ! Et quand elles ont renversé les barrières, croyez-moi, elles sont de feu... « *La luxure, comme une bête sauvage, irritée par ses fers, et qu'on lâche ensuite.* » Il faut donc leur lâcher un peu les rênes.

Tite-Live
[93], XXIV,
4.

Ovide [59],
III, 4, vv.
13-14.

*J'ai vu un cheval se rebeller contre son frein,
le combattre de la bouche et s'élançer comme l'éclair.*

On atténue le besoin de compagnie en lui laissant quelque liberté⁸².

*L'éducation
des filles*

132. C'est un bel usage, chez nous, que dans les bonnes maisons, les enfants soient reçus pour y être élevés et éduqués comme des pages : c'est une école de noblesse. Et il est, paraît-il, discourtois et même injurieux de refuser d'y accueillir un gentilhomme. J'ai remarqué (car autant de maisons, autant de façons et de styles) que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suite les règles les plus austères n'ont pas mieux réussi que les autres. Il faut en cela de la modération : il faut laisser à ces filles une bonne partie de leur conduite à leur propre discrétion ; car de toute façon il n'y a pas de discipline capable de les brider de toutes parts. Mais il est bien vrai que celle qui s'est sortie sans dommage d'une éducation libre inspire plus de confiance que celle qui sort indemne d'une école sévère où elle a été comme dans une prison.

133. Nos ancêtres élevaient leurs filles dans la honte et la crainte (les sentiments et les désirs étaient déjà les mêmes), et nous, nous leur donnons de l'assurance : mais nous n'y entendons rien. C'est plutôt les filles des Sarmates qu'on devrait prendre pour modèles : elles n'ont pas le droit de coucher avec un homme

82. Sur l'« exemplaire de Bordeaux », Montaigne a biffé trois lignes sans les remplacer par quoi que ce soit. Elles ne figurent pas non plus dans notre texte : « Ayant tant de pieces a mettre en communication, on les achemine à y employer tousjours les dernières, puisque c'est tout d'un pris. » On voit que ce n'était au fond qu'une redite. Mais par contre, les lignes qui suivent : « Nous courons à peu près mesme fortune. Ils sont trop extremes en contrainte, nous en licence. » manquent dans le texte de 1595.

avant d'en avoir tué un autre à la guerre. Pour moi, je n'ai là-dessus aucune autre autorité que ce que j'en entends, et il me suffit bien qu'elles me demandent mon avis, au privilège de l'âge. Je leur conseille donc, et à nous aussi, l'abstinence ; mais si notre époque y est trop opposée, au moins la modération et la mesure. Car comme le dit Aristippe, parlant à des jeunes gens qui rougissaient de le voir entrer chez une courtisane : « le vice n'est pas d'entrer chez elle, mais de n'en pas sortir. » Si quelqu'un ne veut pas exempter sa conscience, qu'elle exempte de faute au moins son nom : si le fonds n'est pas bon, qu'au moins l'apparence demeure !

134. Je loue la progression et la lenteur dans la façon qu'ont les femmes de nous dispenser leurs faveurs. Platon nous montre que la facilité et la promptitude sont à proscrire dans toutes les formes de l'amour. C'est un signe de gourmandise que de se livrer aussi complètement et témérairement, avec frénésie : les femmes doivent recouvrir cela avec toute leur adresse. En attribuant leurs faveurs de façon mesurée, ordonnée, elles piquent bien mieux notre désir, tout en cachant le leur. Qu'elles fuient toujours devant nous – et même celles qui comptent bien se laisser attraper. Elles viennent mieux à bout de nous en s'enfuyant, comme le faisaient les Scythes. Et d'ailleurs, en vertu des lois que la Nature leur impose, ce n'est pas à elles de désirer : leur rôle est de supporter, obéir, consentir. C'est pourquoi la Nature leur a donné une disponibilité permanente pour l'amour, alors que la nôtre est rare et incertaine. Pour elles, c'est toujours le moment, pour être toujours prêtes quand c'est le moment pour nous : « prêtes à subir ». Et si la Nature a voulu que nos désirs soient visibles et saillants, elle a fait en sorte que pour elles ils soient occultes et internes : elle les a dotées d'organes impropres à l'ostentation et seulement faits pour la défensive.

*La "nature
des
femmes"*

135. Les exemples comme celui qui suit doivent être imputés aux mœurs très libres des Amazones. Comme Alexandre était de passage dans l'Hircanie⁸³, la reine des Amazones, Thalestris, vint le voir avec trois cents soldats de son sexe, bien montées et bien armées (elle avait laissé le reste de la grande armée qui l'accompagnait au-delà des montagnes voisines). Elle lui déclara tout haut, en public, que le bruit de ses victoires et de sa valeur

83. Au sud-est de la Mer Caspienne.

lui avait donné l'envie de le voir, de mettre ses moyens et sa puissance au service de ses entreprises, et que, le trouvant si beau, si jeune et si vigoureux, elle lui conseillait, elle qui avait toutes les qualités, de coucher ensemble, afin qu'il naquît, du plus vaillant homme vivant et de la plus vaillante femme du monde, quelque chose de grand et de rare pour l'avenir. Alexandre la remercia pour ses autres offres, mais pour laisser un peu de temps à l'accomplissement de sa dernière demande, il s'arrêta treize jours en ce lieu, pendant lesquels il festoya le mieux qu'il put, en l'honneur d'une princesse aussi hardie.

136. Nous sommes presque toujours de très mauvais juges des actions des femmes, comme elles le sont des nôtres. J'avoue la vérité quand elle me nuit de même que lorsqu'elle me sert. C'est un dérèglement détestable qui les pousse si souvent au changement, et les empêche de fixer leur affection sur quelque objet que ce soit, comme on le voit bien pour cette déesse à qui l'on attribue tant de changements et d'amis⁸⁴. Mais il est bien vrai que si l'amour n'est pas violent, c'est contre sa nature, et s'il est constant, c'est contre la nature de la violence. Ceux qui s'en étonnent et se récrient, qui cherchent les causes de cette maladie qu'elles ont en elles, la considérant comme dénaturée et incroyable, ne voient-ils pas combien ils en sont eux-mêmes frappés, sans en être épouvantés et sans crier au miracle ? Il serait peut-être plus étonnant de les trouver constantes, car il ne s'agit pas seulement d'une passion corporelle : si la cupidité n'a pas de fin, ni l'ambition, il n'y en a pas non plus pour la paillardise. Elle demeure encore après la satiété, et il est impossible de lui prescrire une satisfaction durable non plus qu'un terme : elle va toujours au-delà de ce qu'elle possède. Dans ces conditions, l'inconstance leur est peut-être bien plus pardonnable qu'à nous autres.

137. Elles peuvent alléguer, comme nous, l'attrait qui nous est commun envers la variété et la nouveauté. Mais de plus, à la différence de nous, elles peuvent se prévaloir du fait qu'elles « achètent les yeux fermés » : sans avoir vu l'objet⁸⁵. Jeanne, Reine de Naples, fit étrangler Andréos, son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, avec un lacet d'or et de soie tissé par elle-

84. Vénus, bien entendu.

85. Montaigne emploie l'expression « acheter un chat en sac » qui signifie acheter sans voir ce qu'on achète. L'exemple qui suit est assez explicite.

même, parce que dans l’accomplissement du devoir conjugal, elle ne lui trouvait ni les instruments, ni la vigueur capables de répondre aux espérances qu’elle avait formées en voyant sa taille, sa beauté, sa jeunesse et ses bonnes dispositions : elle estimait avoir été séduite et abusée⁸⁶. Les femmes peuvent encore alléguer pour leur défense que l’action demande plus d’effort que la passivité, et que de leur part, au moins, elles fournissent toujours le nécessaire, tandis que de notre côté, il peut en aller autrement. C’est la raison pour laquelle Platon établit avec sagesse, dans ses Lois, que pour décider de l’opportunité d’un mariage, des juges puissent voir auparavant les jeunes gens qui y prétendent tout nus, et les filles jusqu’à la ceinture seulement.

138. Quand elles nous mettent à l’épreuve, il se peut qu’elles ne nous trouvent pas dignes de leur choix.

*Après avoir éprouvé ses reins et d’une main infatigable
Tenté d’affermir la chose qui ressemble à du cuir mouillé,
Elle abandonne un terrain peu propice au combat amoureux.*

Martial [46],
VII, 57, vv.
3-5.

Il ne suffit pas que la volonté y soit. La faiblesse et l’impuis-
sance rompent légitimement un mariage :

*Il fallait prendre ailleurs un époux plus viril
Capable de dénouer la ceinture virginale.*

Catulle [10],
LXVII, vv.
27-28.

Pourquoi pas, en effet ? S’il ne peut faire preuve, comme elle s’y attend, d’un comportement amoureux plus licencieux et plus actif,

s’il ne peut venir à bout de ce doux labeur.

Virgile [99],
III, v. 27.

Mais n’y a-t-il pas une grande impudence à apporter nos im-
perfections et nos faiblesses dans un lieu où nous désirons plaire,
et laisser de nous une bonne réputation et de l’estime ? Pour le
peu dont j’ai besoin à l’heure actuelle,

*Ayant à peine assez de forces
Pour faire ça une fois,*

Horace [31],
XII, v. 15.

86. Anecdote probablement tirée de Lavardin [37] f° 383. Le mari en ques-
tion aurait été étranglé en 1345. C’est cette Jeanne qui vendit Avignon au
Pape, épousa encore deux ou trois autres princes, et fut finalement détrônée
et étouffée par son cousin en 1382... !

je ne voudrais pas risquer d'importuner quelqu'un que je révère et je crains :

Horace [32],
II, 4, vv.
22-24.

*Ne crains rien d'un homme
Dont le temps dans sa course
A clos le dixième lustre.*

139. La Nature aurait dû se contenter de rendre cet âge malheureux, sans le rendre ridicule. Je déteste le voir pour le peu de chétive vigueur qui lui reste, et qui l'échauffe trois fois par semaine, s'empresse et se démener avec la même vigueur que s'il avait amassé en son bas-ventre une charge légitime et importante⁸⁷ : un simple feu de paille. Et je m'étonne de voir une flamme si vive et pétillante aussitôt refroidie et éteinte : un tel appétit ne devrait être le fait que de la fleur d'une belle jeunesse. Fiez-vous y, pour voir, et essayez donc de soutenir cette ardeur infatigable, complète et constante que vous ressentez : il vous laissera tomber en pleine action ! Tournez-vous plutôt carrément vers quelque tendre jeunesse, étonnée et ignorante, qui tremble encore sous la férule, et pour qu'elle en rougisse...⁸⁸

Virgile [97],
XII, vv
67-69.

*Comme un ivoire indien teint de pourpre sanglante,
Ou comme des lis blancs mêlés à des roses en reflètent
La chaude couleur.*

Qui peut, sans mourir de honte, attendre le lendemain le dédain de ces beaux yeux, témoins de sa faiblesse et de son impuissance,

Ovide [59], I,
17, v. 21.

Silencieux, ses regards étaient pleins de reproches

celui-là ne peut connaître la satisfaction et la fierté de les voir battus⁸⁹ et ternis par le vigoureux exercice d'une nuit agitée passée

87. Je m'écarte ici des interprétations courantes. Montaigne écrit « s'il avoit au ventre une grande et legitime journee ». A. Lanly [53] traduit par « quelque grande et légitime journée de travail ». De même D. M. Frame [27] : « some great and proper day's work ». Mais « journee » est à mon avis à prendre ici dans le sens métonymique de « résultat » ou de « mesure » (ce qu'on amasse ou récolte en une journée). Autrement dit : « tout ce qu'on a accumulé en une journée » – et l'on voit bien de quoi il s'agit.

88. Là encore je m'écarte des interprétations habituelles ; je considère que « il » dans « il vous lairra » représente bien « le désir » (« l'appétit ») et non « l'âge ».

89. Montaigne écrit : « de les leur avoir battus ». A. Lanly écrit en note

à ce service. Quand j'en ai vu une s'ennuyer de moi, je n'en ai pas aussitôt incriminé sa légèreté : je me suis plutôt demandé si je ne devais pas m'en prendre plutôt à la Nature. Certes elle m'a accusé de façon déplaisante et illégitime,

Si mon outil n'est pas assez long, ou pas bien gros...

Priapea [2],
LXXX, 1.

*Les matrones le savent bien, elles,
Qui voient d'un mauvais oeil les petits outils.*

Priapea [2],
VIII, 4.

... et m'a causé un dommage énorme.

140. Chacun de mes éléments est moi tout autant que les autres, mais nul autre ne fait de moi un homme plus évidemment que celui-ci. Je me dois de donner au public mon portrait complet. La valeur de mes propos vient de leur vérité, de leur liberté, de leur réalité ; ils laissent de côté ces petites règles fabriquées, usuelles, particulières : ils sont naturels, constants et universels. Et la civilité et la cérémonie n'en sont que les filles abâtardies. Nous viendrons bien à bout des vices apparents quand nous serons venus à bout des vices réels. Quand nous en aurons fini avec les uns, nous nous attaquerons aux autres si nous jugeons qu'il faille y courir. Car le danger est de s'inventer des devoirs nouveaux pour nous excuser de négliger ceux qui sont naturels, et de semer ainsi la confusion entre eux. On voit bien qu'il en est ainsi quand on constate que dans les lieux où les fautes sont des crimes, les crimes ne sont eux-mêmes que des fautes. Que dans les nations où les règles du savoir-vivre sont moins nombreuses et plus souples, les règles élémentaires et communes sont mieux observées. La multitude des devoirs à observer étouffe le soin que nous y apportons, l'affaiblit jusqu'à l'anéantir. L'attention accordée aux choses légères nous éloigne de celles qui sont importantes. Et comme les gens superficiels suivent une route facile et bien vue de tous, au regard de la nôtre ! Les usages sont des ombres dont nous nous recouvrons et nous nous gratifions mutuellement ; mais ce n'est pas avec cela que nous allons régler, au contraire, la dette que nous avons envers ce grand juge qui retrouse nos vêtements et

*“donner
mon portrait
complet”*

([53], t. III, p. 102, note 375) : « *Leur* renvoie, dans une syntaxe très libre, aux femmes. » Je ne suis pas de cet avis : leur renvoie aux beaux yeux, qui sont « battus », comme on le dit couramment des yeux de quelqu'un qui a passé une mauvaise nuit, ou une nuit « agitée ». C'est également ainsi que comprend D. M. Frame [27] : « having[...] put circles around them ».

nos haillons autour de nos parties honteuses, et n'a aucune peine à nous voir partout, y compris en nos plus secrètes et plus intimes ordures. Elle serait bien utile en sa décence, notre virginale pudeur, si elle pouvait lui interdire de découvrir cela !

141. Et enfin, celui qui libérerait l'homme d'une superstition verbale aussi tatillonne ne causerait pas grand tort au monde. Notre existence est faite en partie de folie, en partie de sagesse. Celui qui dans ses écrits, se montre respectueux et soucieux des règles établies en laisse donc de côté plus de la moitié. Je ne me cherche pas d'excuses ; si je le faisais, ce serait plutôt de mes excuses que je m'excuserais, que d'une faute qui me serait propre⁹⁰. Mais je veux me justifier auprès de certains qui pensent autrement, et qui sont en plus grand nombre, me semble-t-il, que ceux qui pensent comme moi ; et comme je ne veux mécontenter personne (et il est bien difficile pour « un homme, qui est un, de se conformer à une aussi grande diversité de mœurs, de discours et de sentiments... »), tenant compte de leur opinion, je dirai donc que ceux-là ont bien tort de s'en prendre à moi pour ce que je fais dire aux autorités admises et approuvées depuis des siècles, et qu'il n'est pas juste, parce que je n'écris pas en vers, qu'ils me refusent la liberté dont jouissent à notre époque même des hommes d'église. En voici deux, par exemple, et des plus renommés :

*Que je meure si ta fente n'est pas une ligne étroite.*⁹¹

*Un vit d'ami la contente et bien traite.*⁹²

142. Et que dire de tant d'autres ? Je prône la modestie, et ce n'est pas de façon délibérée que j'ai choisi cette façon de parler choquante : c'est Nature qui l'a choisie pour moi. Je n'en fais pas non plus l'éloge, pas plus que de toutes les formes contraires aux usages ; mais je l'excuse et en atténue la condamnation en vertu des circonstances, tant générales que particulières.

90. Dans l'« exemplaire de Bordeaux » on lit ici : « que de nulle autre partie ».

91. La citation est tirée des *Juvenilia* (édition de 1578) de Théodore de Bèze, qui fut d'abord catholique, et devint pasteur à Genève à la suite de Calvin.

92. Mellin de Saint-Gelais [24] t. 1, 17, pp. 276-277. Aumônier du dauphin, il fut le poète officiel de la Cour de François 1er. L'édition intégrale de ses œuvres ne parut qu'après sa mort, en 1574. On y trouve des pièces plutôt licencieuses, comme le rondeau où Montaigne a été prendre ce vers...

143. Mais reprenons...⁹³ On peut se demander aussi d'où vient cette autorité souveraine – et usurpée – que vous prenez sur les femmes qui vous favorisent à leurs dépens ?

Si dans l'obscurité, furtive, elle vous accorda quelques petites faveurs

Catulle [10],
LXVIII, 145.

cela suffit-il pour que vous vous sentiez aussitôt les droits, la froideur et l'autorité d'un mari ? L'amour est une convention passée librement : pourquoi ne pas vous y attacher comme vous voudriez y assujettir les femmes ? Il ne saurait y avoir de règles prescrites à propos de choses volontaires.

144. C'est contraire à l'usage, mais il est vrai pourtant que j'ai, en mon temps conclu ce marché autant qu'il est possible, aussi consciencieusement qu'un autre, et avec quelque apparence de justice : je n'ai témoigné aux femmes en matière d'affection que ce que je ressentais véritablement pour elles, et je leur en ai montré sincèrement la décadence, la vigueur et la naissance, les accès et les accalmies. Car on n'y va pas toujours à la même allure. J'ai été si avare de promesses que je pense avoir plus tenu que promis ou dû. Elles ont trouvé là une sorte de fidélité, allant jusqu'au service de leur inconstance, je veux dire : de leur inconstance avouée et parfois multipliée. Je n'ai jamais rompu avec elles tant que je tenais à elles, ne fût-ce que par un fil, et dans les quelques occasions qu'elles m'en ont fournies, je n'ai jamais rompu au point d'éprouver pour elles du mépris et de la haine, car ayant acquis, même par le moyen des plus honteuses conventions, de telles privautés, cela m'a contraint encore à quelque bienveillance à leur égard. Je leur ai parfois montré un peu de colère et d'impatience exagérée, du fait de leurs ruses et de leurs faux-fuyants, lors de nos disputes, car je suis par nature sujet à des émotions brusques qui nuisent souvent à mes entreprises, bien qu'elles soient légères et de peu de durée.

*Montaigne
et les
femmes*

145. Si elles ont voulu mettre à l'épreuve ma liberté de jugement, je n'ai pas hésité à leur donner des avis autoritaires et mordants, à mettre le doigt sur la plaie. Si je leur ai laissé quelque motif de se plaindre de moi, c'est plutôt d'avoir, au regard

⁹³. Montaigne reprend le fil de ce qu'il disait plus haut (à la suite des citations des *Priapea*, fin du § 139), après un « ajouté » de plus d'une page.

de l'usage d'aujourd'hui, éprouvé pour elles un amour bêtement consciencieux. J'ai respecté ma parole, dans les affaires pour lesquelles on m'en eût facilement dispensé. Elles se soumettaient alors parfois à mes raisons, en conservant leur réputation, observant des conventions qu'elles eussent volontiers vues enfreintes par le vainqueur. J'ai fait céder plus d'une fois le plaisir à son paroxysme, devant l'intérêt de leur honneur ; et lorsque la raison m'y contraignait, je les ai armées contre moi, de telle façon qu'elles se conduisaient alors plus sûrement et plus sévèrement en suivant mes principes qu'elles ne l'eussent fait en suivant les leurs.

146. Autant que je l'ai pu, j'ai pris sur moi seul le risque de nos rendez-vous, pour les en décharger, et j'ai toujours organisé nos rencontres par les voies les plus directes et les plus inattendues, pour moins éveiller les soupçons, et les rendre de ce fait, à mon avis, plus commodes : on est généralement découvert par là où l'on se croit le mieux caché, et les choses que l'on craint le moins sont les moins défendues et les moins observées. On ose plus facilement faire ce que personne ne pense que vous oserez, et qui devient facile par sa difficulté même.

147. Personne n'eut jamais plus que moi une façon ouvertement charnelle dans ses travaux d'approche. Cette façon d'envisager l'amour est plus conforme aux règles naturelles. Mais qui sait mieux que moi combien elle est ridicule et peu efficace pour les gens d'aujourd'hui ! Et pourtant, je n'ai point à m'en repentir ; je n'ai plus rien à perdre en ce domaine :

Horace [30],
Odes, I, 5.

*Ce tableau votif sur le mur du temple
Montre assez que j'ai consacré
Au Dieu de la mer
Mes vêtements encore humides.*

148. Il est temps désormais d'en parler ouvertement. Mais à un autre, je dirais peut-être : « Mon ami, tu rêves ! L'amour de ce temps a peu à voir avec la loyauté et l'honnêteté ! »

Térence [94],
L'eunuque, I,
1, vv. 16-18.

*Si tu prétends lui fixer
Des règles claires, c'est peine perdue,
C'est raisonner déraisonnablement.*

Alors si, au contraire, c'était à moi de recommencer, je recommencerais de la même façon, avec la même méthode, aussi infructueuse qu'elle puisse être pour moi. L'inefficacité et la sottise sont louables dans une action qui ne l'est pas. Et m'éloignant de ce qui se fait, je me rapproche de ce que je suis.

149. Au demeurant, dans ces affaires-là, je ne me laissais pas complètement aller : je m'y complaisais, mais je ne m'y oubliais pas. Je conservais ce peu de discernement et de jugement que la Nature m'a donné, que ce soit pour le service des dames ou pour le mien : un peu d'émotion, mais pas de folie. Ma conscience s'y trouvait engagée elle aussi, jusqu'à la débauche et au dérèglement, mais non jusqu'à l'ingratitude, la trahison, la méchanceté ou la cruauté. Je n'achetais pas les plaisirs de ce vice à tout prix : je me contentais simplement de ce qu'il coûte. « *Aucun vice n'est renfermé sur lui-même.* » Je déteste à peu près autant l'oisiveté croupie et assoupie qu'une activité délicate et pénible. Celle-ci me pince, l'autre m'assoupit. J'aime autant les blessures que les meurtrissures, et les coups tranchants que les éraflures. J'ai trouvé dans ces dispositions, quand j'y étais le plus à l'aise, une juste balance entre les deux extrémités. L'amour est une agitation éveillée, vive et gaie. Je n'en étais ni troublé ni affligé, mais j'en étais excité et encore plus changé. Il faut s'en tenir là : elle n'est nuisible qu'aux fous.

Sénèque [84],
XLV.

150. Un jeune homme demandait au philosophe Panétios s'il était bien convenable pour un sage d'être amoureux. « *Laissons-là le sage, répondit-il, mais toi et moi, qui ne le sommes pas, nous ne devons pas nous engager dans quelque chose d'aussi troublé et violent, qui nous rend dépendant d'autrui, et méprisables pour nous-mêmes.* » Il disait vrai : il ne faut pas confier une chose si impétueuse par elle-même à une âme qui n'est pas en mesure d'en soutenir les assauts, et incapable de réfuter en actes les paroles d'Agésilas, selon lesquelles la sagesse et l'amour ne peuvent aller ensemble. Car c'est une vaine occupation que l'amour, c'est vrai, malséante, honteuse et illégitime. Mais si on la conduit de façon modérée, je l'estime salubre et propre à dégourdir un esprit et un corps appesantis ; et si j'étais médecin, je l'ordonnerais volontiers à quelqu'un comme moi, de mon tempérament et de ma condition, aussi volontiers que n'importe quel autre remède,

Sénèque, [84],
CXLI.

pour l'éveiller et le tenir en forme jusqu'à un âge avancé, et pour retarder sur lui les effets de la vieillesse.

151. Pendant que nous n'en sommes encore qu'aux faubourgs, que le pouls bat encore,

*Mes cheveux à peine blancs, ma vieillesse à son début,
Je me tiens encore droit et Lachésis⁹⁴ a encore de quoi filer ;
Mes jambes me portent encore et ma main n'a nul besoin de bâton.*

Juvénal [35],
26.

...nous avons besoin d'être sollicités et chatouillés par quelque agitation qui nous dévore comme celle de l'amour . Voyez comme elle a redonné de la jeunesse, de la vigueur et de la gaieté au sage Anacréon. Et Socrate, plus vieux que je ne le suis, parlant d'un objet amoureux, disait : « *Ayant appuyé mon épaule contre la sienne, et approché mon visage du sien, alors que nous regardions ensemble dans un livre, je sentis soudain, sans mentir, une piqûre dans l'épaule, comme si une bête m'avait mordu ; et pendant plus de cinq jours ensuite, je ressentis là des fourmillements, et dans le cœur, une démangeaison continuelle.*⁹⁵ » Ainsi un attouchement d'épaule, fortuit, était capable de réchauffer et troubler une âme refroidie et affaiblie par l'âge, et la première de toutes par la sagesse ! Mais pourquoi pas ? Socrate était un homme, et ne voulait être ni paraître autre chose.

152. La philosophie ne s'oppose pas aux plaisirs naturels, pourvu qu'ils soient mesurés : elle prêche leur modération, non leur abandon. Ses efforts se portent contre ceux qui sont étrangers à la Nature et les bâtards. Elle dit que les désirs qui émanent du corps ne doivent pas être renforcés par l'esprit, et elle nous conseille intelligemment de ne pas chercher à éveiller notre faim par la satiété, de ne pas se gaver au lieu de simplement se remplir le ventre, d'éviter toute jouissance qui nous ferait ressentir son manque, et toute nourriture et tout breuvage qui pourraient nous affamer et nous altérer. De même, en ce qui concerne l'amour, elle nous ordonne de prendre un objet qui satisfasse simplement le besoin du corps, et qui ne trouble point l'âme : celle-ci ne doit pas en tenir compte, elle doit suivre simplement le corps et l'assister.

94. L'une des trois Parques, qui tiennent entre leurs mains le destin des hommes.

95. Tiré de Xénophon [100], IV, 27.

Mais n'ai-je pas raison de penser que ces préceptes, qui d'ailleurs ont à mon avis une certaine rigueur, concernent un corps capable d'accomplir son office ? Et qu'un corps affaibli, comme un estomac délabré, il est excusable de le réchauffer et de le soutenir par des artifices, et lui redonner par le biais de l'imagination, l'appétit et l'allégresse qu'il a perdus ?

153. Ne peut-on dire que pendant que nous sommes dans cette prison terrestre, il n'y a rien en nous de purement corporel ni de purement spirituel, et que c'est déchirer un homme tout vif que de séparer les deux ? N'y a-t-il pas aussi quelque raison de porter la même attention au plaisir qu'à la douleur ? Pour prendre un exemple : la douleur était violente au dernier degré dans l'âme des saints qui faisaient pénitence. Mais le corps y prenait part naturellement, du fait de leur alliance, même s'il était peu en cause. Les saints ne se sont pas contentés de le voir suivre et assister leur âme maltraitée, ils l'ont maltraité lui-même en lui infligeant des souffrances particulières et atroces, afin que l'un et l'autre, âme et corps, fassent plonger l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire qu'elle était plus rude.

154. De la même façon, dans le cas des plaisirs corporels, n'est-il pas injuste de prévenir l'âme contre eux, et de ne l'y entraîner que comme vers une obligation, une nécessité, à laquelle elle devrait se contraindre et se soumettre ? C'est plutôt à elle au contraire de les réchauffer et de les susciter, de s'y offrir et de s'y inviter, puisque c'est à elle que revient la charge de les diriger. Tout comme, à mon avis, concernant les plaisirs qui lui sont propres, c'est aussi à elle de les insuffler dans le corps, de le faire se pénétrer de tout ce qui lui en est accessible de par sa condition, de faire en sorte qu'ils lui soient doux et salutaires. Car s'il est bon, comme on dit, que le corps ne suive pas ses appétits au préjudice de l'esprit, pourquoi ne serait-il pas bon aussi que l'esprit ne suive pas les siens au préjudice du corps ?

155. Je n'ai pas d'autre passion qui me tienne en haleine. Ce que la cupidité, l'ambition, les querelles, les procès, sont pour les autres, pour quelqu'un comme moi, qui n'a pas d'occupation déterminée, l'amour le remplacerait plus agréablement. Il me redonnerait la vigilance envers moi-même, la sobriété, l'amabilité, le soin de ma personne. Il raffermirait mon aspect, et les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne parvien-

draient plus à le détériorer. Il me ramènerait aux études saines et sages par lesquelles je pourrais me rendre plus estimé et mieux aimé, en ôtant de mon esprit le désespoir et le mépris envers son propre usage, il le rendrait à lui-même. Il me divertirait de mille pensées ennuyeuses, de mille chagrins mélancoliques, dont l'oisiveté nous accable à cet âge, avec le délabrement de notre santé ; il réchaufferait, au moins en imagination, ce sang que la Nature abandonne, il soutiendrait le menton et allongerait un peu les muscles, la vigueur et l'allégresse à vivre de ce pauvre homme qui s'en va à toute vitesse vers sa ruine.

156. Mais je vois bien que c'est un avantage très difficile à recouvrer : par faiblesse, et par une longue expérience, notre goût est devenu plus délicat et plus difficile : nous demandons plus, alors que nous apportons moins ! Nous voulons avoir le choix alors que nous méritons moins d'être acceptés. Sachant ce que nous sommes, nous sommes moins audacieux et plus méfiants : rien ne peut nous garantir d'être aimés, étant donnée notre condition – et la leur. J'ai honte de me retrouver au milieu de cette bouillante jeunesse :

Horace [31],
XII, vv.
19-20.

*Dont le membre est plus solidement planté
Que ne l'est sur les collines un jeune arbre.*

Pourquoi donc irions-nous montrer notre misère au milieu de cette allégresse ?

Horace [32],
IV, 13, vv.
26-28.

*Pour que ces jeunes gens ardents puissent voir
Et non sans beaucoup rire
Notre flambeau s'en aller en cendres !*

Ils ont pour eux la force et la raison ; laissons-leur la place : nous n'avons plus le moyen de leur tenir tête.

157. Et de toutes façons ce germe de beauté naissante ne se laisse pas manier par des mains si engourdies, et ne se donne pas volontiers pour des raisons purement matérielles. Comme le dit ce philosophe ancien à celui qui se moquait de lui parce qu'il n'avait pas su gagner les bonnes grâces d'un tendron qu'il poursuivait de ses assiduités : « Mon ami, l'hameçon ne s'accroche pas dans du fromage aussi frais. »

158. Or il s'agit là d'un type de relations qui demande de la réciprocité : les autres plaisirs que nous recevons peuvent être récompensés par des présents de diverses sortes ; mais celui-ci ne peut être payé que dans la même monnaie. En vérité, dans ce genre de plaisirs, celui que je donne chatouille plus agréablement mon imagination que celui qu'on me procure. Et qui peut recevoir du plaisir sans en donner n'est pas généreux : c'est une âme vile, qui veut être redevable en tout, et qui se plaît dans les relations avec les gens pour qui il est à charge. Il n'est nulle beauté, nulle grâce, nulle privauté exquise qu'un galant homme puisse désirer pour ce prix-là. Si les dames ne peuvent nous faire du bien que par pitié, je préfère ne pas vivre que de vivre d'aumône. Je voudrais bien avoir le droit de leur demander, à la façon dont je l'ai vu faire en Italie : « Faites-moi du bien pour vous-même », ou à la façon dont Cyrus exhortait ses soldats : « Qui m'aime me suive⁹⁶ ! »

159. Reportez-vous, me dira-t-on, à celles de votre condition, qu'un même destin vous rendra plus faciles. Ô la sotte et insipide combinaison !

Je ne veux pas tirer la barbe d'un lion mort.

Martial [46],
X, 90, v. 10.

Xénophon fait des reproches à Ménon, et l'accuse d'avoir eu des amours qui n'étaient plus dans la fleur de l'âge. Je trouve plus de plaisir à voir seulement le juste et doux mélange de deux jeunes beautés, ou à l'imaginer seulement en esprit, plutôt que de faire moi-même le second d'un couple triste et informe. Je laisse ce désir curieux à l'Empereur Galba, qui ne s'intéressait qu'aux chairs dures et vieilles, et à ce pauvre malheureux :

*Fassent les dieux que je puisse te voir ainsi,
Que je puisse baiser tes cheveux blanchis,
Et serrer contre moi ton corps amaigri !*

Ovide [58], I,
4, vv. 49-51.

160. Et parmi les pires laideurs, je place les beautés artificielles et forcées. Émonès, jeune garçon de Chio, pensant acquérir par de beaux atours la beauté que lui refusait la Nature, se

96. Cette citation a été ajoutée à la main sur l'« exemplaire de Bordeaux » : « *Qui s'aimera si me suive* ». Le texte de 1595, que je traduis, est ici différent : « *Qui m'aymera, si me suive.* » La valeur de la sentence ainsi écrite est évidemment moindre.

présenta au philosophe Archésilas et lui demanda si un sage pouvait être amoureux. « Oui, répondit l'autre, à condition que ce ne soit pas d'une beauté parée et sophistiquée comme la tienne. » La laideur d'une vieillesse avouée est moins laide et moins vieille, à mon avis, que celle qui est repeinte et bien lissée. Le dirai-je, pourvu qu'on ne me saute pas à la gorge? L'amour ne me semble vraiment et naturellement dans sa bonne saison que dans un âge proche de l'enfance⁹⁷ :

Horace [32],
II, 5, vv.
21-24

*Si l'on plaçait au milieu d'un chœur de jeunes filles,
Un jeune homme aux cheveux flottants,
Et aux traits encore flous, on tromperait
Mille sagaces observateurs.*

... de même que la beauté d'ailleurs.

161. Car si Homère étend ce moment jusqu'à ce que le menton commence à s'ombrager, Platon a remarqué que cette beauté est rare. Et l'on sait bien pourquoi le sophiste Dion appelait les poils follets de l'adolescence « Harmodiens » et « Aristogitons »⁹⁸. Je trouve que l'amour n'est déjà plus à sa place dans la virilité; ne parlons pas de la vieillesse !

Horace [32],
IV, 13, vv.
9-10.

Il survole les chênes dénudés sans s'y arrêter.

Et Marguerite, reine de Navarre, en femme qu'elle est, prolonge fort loin l'avantage des femmes, en décidant qu'à trente ans, il est temps qu'elles abandonnent le titre de « belles femmes » pour celui de « bonnes femmes ».

162. Plus la possession de ce sentiment sur notre vie est courte, mieux nous en valons. Voyez l'aspect de celui-ci : son menton est celui d'un enfant ; qui ne sait que dans son école, on procède à rebours de tout ordre normal? L'étude, les exercices, la pratique conduisent ici à l'incapacité : les novices y sont les

Saint-Jérôme,
[36]

97. Montaigne écrit « enfance ». Mais le mot désignait autrefois un champ plus large que de nos jours où l'on multiplie les découpages (« petite enfance », « enfance », « pré-adolescence » etc...). Au Moyen-Age et au XVI^e siècle, un « enfant » pouvait avoir quinze ans, et englobait la période de formation de nos « jeunes adultes »...

98. Comme le lecteur d'aujourd'hui ne le sait certainement plus : une tradition ancienne fait des jeunes gens Harmodios et Aristogiton des martyrs et des libérateurs. D'où l'association des « poils folets au menton » avec leurs noms.

maîtres. *L'Amour ne connaît pas de règles*. Certes, sa conduite a plus d'élégance quand elle est accompagnée d'inadvertance et de trouble. Les fautes, les échecs lui donnent du piquant et de la grâce : pourvu qu'elle soit violente et pressée, peu importe qu'elle soit sage ! Voyez comme il marche en chancelant, en clopinant, en folâtrant : on lui passe des chaînes, quand on le guide avec habileté et sagesse, et on brime sa divine liberté quand on le remet entre les mains calleuses de ces hommes barbus.

163. Au demeurant, j'entends souvent les femmes parler de cette communion toute spirituelle, et dédaigner de prendre en considération l'intérêt qu'y trouvent les sens. Tout y participe ; mais je puis dire que si j'ai souvent vu qu'on excusait la faiblesse de leur esprit par la beauté de leur corps, je n'ai encore jamais vu qu'elles voulussent arguer de la beauté de leur esprit, si mûr et si distingué soit-il, en faveur de leur corps tant soit peu tombé en décadence. Comment se fait-il qu'aucune d'elles n'ait envie de faire cet échange socratique entre le corps et l'esprit, en achetant, pour prix de ses cuisses, une intelligence et une fécondité philosophique et spirituelle, qui serait le plus haut prix qu'on puisse leur attribuer ? Platon stipule dans ses Lois que celui qui aura réalisé quelque exploit utile et remarquable en temps de guerre ne doit pas se voir refuser, pendant la durée des hostilités, et sans qu'il soit tenu compte de sa laideur ou de son âge, quelque baiser ou faveur amoureuse de quiconque il aura désiré l'obtenir. Ce qu'il trouve si juste comme rétribution de la valeur militaire, ne peut-il l'être comme rétribution d'autre chose ? Et comment se fait-il qu'il ne prenne envie à quelqu'une de se prévaloir auprès de ses compagnes de la gloire d'un amour chaste, je dis bien chaste

*Car parfois on vient à un combat
Qui est comme un grand feu, mais de paille,
Et qui manque de forces.*

Virgile [99],
III, 98.

Les vices qui demeurent dans la pensée ne sont pas les pires.

164. Et pour en finir avec ce commentaire débordant qui s'est échappé de moi dans un flot de bavardages, flot impétueux et parfois nuisible :

*Une pomme, furtivement donnée par son amant
Tombe du chaste sein d'une jeune fille ;*

Catulle [10],
LXV, 19.

*La pauvre a oublié qu'elle l'a cachée sous ses vêtements,
Et quand arrive sa mère et qu'elle se lève,
La pomme choit et roule à ses pieds ; alors la rougeur
Sur son visage dit assez sa faute.*

L'égalité des sexes Je dis donc que les mâles et les femelles sont sortis d'un même moule : ne seraient l'éducation et les usages, la différence ne serait pas grande. Dans sa République, Platon appelle indifféremment les uns et les autres à participer à toutes les sortes d'études, exercices, charges et professions en temps de guerre comme en temps de paix. Et le philosophe Antisthène niait toute distinction entre leur courage et le nôtre.

165. Il est bien plus aisé d'accuser un sexe que d'excuser l'autre. Comme on dit : le tisonnier dit que la poêle est noire.